This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

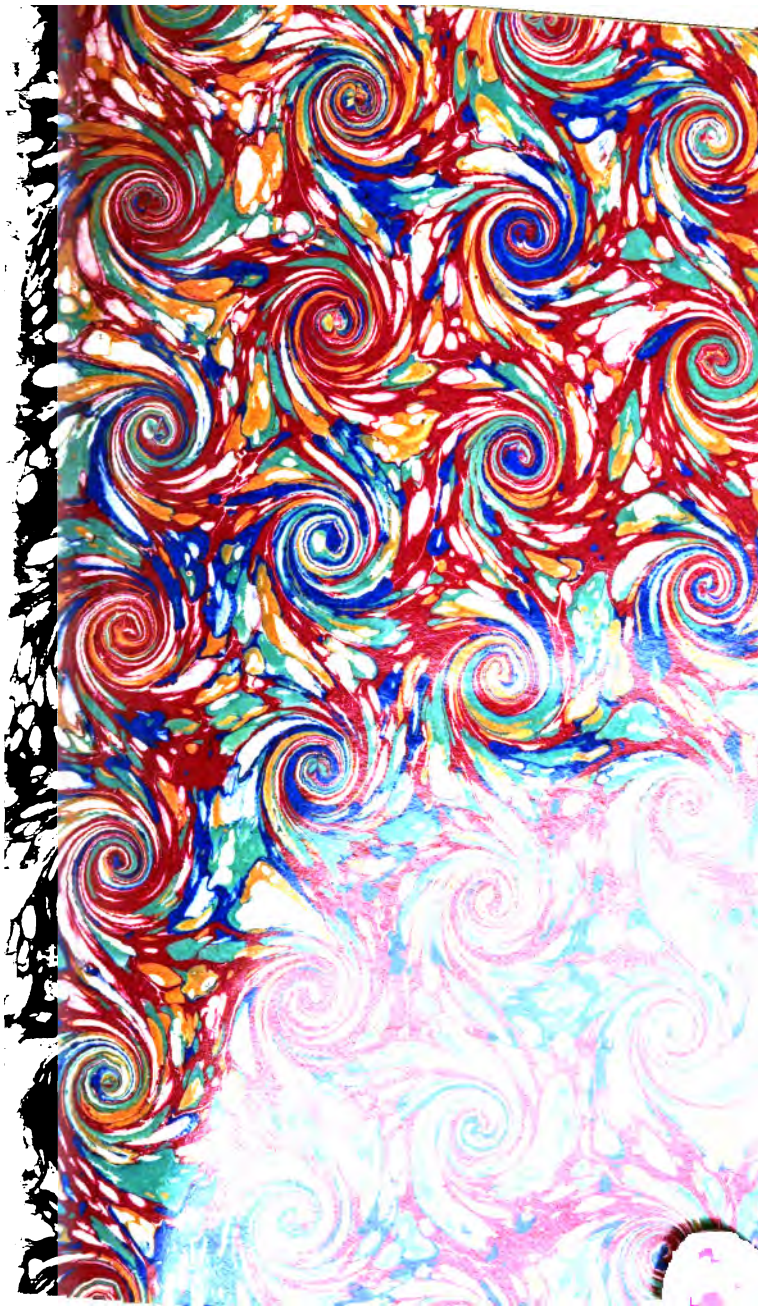
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD



Limited ed.

B

Vet. Fr. III A. 1224

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

CONTES

DE

SAINT-LAMBERT

TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*

de

de

A. Lalauze sc. Jouaust Ed. Imp. A. Salmon.

SARA TH.....
(Saint-Lambert)

CONTES

DE

SAINT-LAMBERT

PUBLIÉS PAR

LE BIBLIOPHILE JACOB

Eau-forte par Ad. Lalauze

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXIII

UNIVERSITY
25 NOV 1985
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE

On peut affirmer que les trois Contes de Saint-Lambert sont absolument inconnus, quoiqu'ils aient été imprimés à la suite des SAISONS, *dans la plupart des éditions de ce poème didactique, depuis la première édition* (Amsterdam *et* Paris, Pissot, 1769, *in*-8), *où ces Contes ont été recueillis, avec les* FABLES ORIENTALES *et les* PIÈCES FUGITIVES *de l'auteur. Tout le monde les a lus sans doute, mais aussi tout le monde les a oubliés, parce qu'on n'a jamais voulu voir qu'un poète ou un versificateur dans Saint-Lambert. Voltaire lui-même, qui a fait du poème de Saint-Lambert tant d'éloges, peut-être exagérés, n'a jamais parlé de ses Contes, qu'il avait pourtant sous les yeux.*

Les trois Contes, que Saint-Lambert réunissait pour la première fois dans l'édition originale de son beau

poème, avaient déjà paru séparément sous le voile de l'anonyme, quoique le nom de leur auteur ne fût un secret pour personne. Ils furent publiés d'abord dans les journaux littéraires, et on en fit des tirages à part, que Saint-Lambert distribua à quelques amis. Ces exemplaires circulèrent dans les salons où l'on s'occupait de littérature, et il n'en fallut pas davantage pour établir la réputation du conteur. On a lieu de s'étonner que ce succès n'ait pas encouragé Saint-Lambert à tenter de nouveaux essais dans un genre où il avait si bien réussi. On est forcé de supposer que ses Contes, qui avaient le don d'émouvoir la sensibilité des femmes, ne plurent pas à la secte des philosophes.

Voici ce que disait, du conte intitulé SARA TH..., *la Correspondance littéraire de Grimm et de Diderot, en septembre* 1765 :

« *On a conté, il y a quelque temps, comme un fait certain arrivé en Angleterre, qu'une fille de qualité, éprise d'une passion insurmontable pour son laquais, maîtresse de sa personne et d'une grande fortune, avait disposé de tous ses biens en faveur de la famille illustre à laquelle elle appartenait, et, se réservant une très petite somme d'argent pour sa dot, s'était retirée dans le pays de Galles pour y épouser son amant et y embrasser avec lui l'état de paysan. Il*

y a dans ce fait, s'il est vrai, un mélange singulier de bassesse et de grandeur. M. de Saint-Lambert l'a cru propre à faire le sujet d'un petit roman, qu'on a inséré dans la dernière GAZETTE LITTÉRAIRE *comme une traduction tirée de l'anglais; mais, au vrai, il n'a jamais existé dans cette langue. On en a imprimé quelques exemplaires à part, en faveur de ceux qui n'ont pas la* GAZETTE LITTÉRAIRE. *Cette petite brochure a pour titre :* SARA TH..., NOUVELLE TRADUITE DE L'ANGLAIS. *Cela est médiocre. Remarquez d'abord qu'une fille de qualité qui épouse son laquais ne peut être le sujet d'une petite nouvelle; c'est le sujet d'un roman terrible, et l'homme du plus grand génie ne serait pas trop fort pour le traiter comme il convient. Il faut que le caractère de cette Sara soit conçu supérieurement; que ce soit la créature du monde la plus honnête et la plus sensible, douée de l'imagination la plus inflammable à la fois et la plus indomptable; il faut que je la voie entraînée, malgré elle, par cette passion fatale, et que toute sa vertu ne soit employée qu'à la rendre moins blâmable, à force de sacrifices. Et le caractère de son amant, qui saura nous dire comment il faut qu'il soit? C'est un bonheur de le trouver, mais dont on ne peut se flatter qu'après l'avoir obtenu. M. de Saint-Lambert a cru qu'en donnant à ce laquais des goûts et des qualités au-*

dessus de son état, il effacerait une partie de l'inégalité du mariage. Il s'est trompé, il n'en a fait qu'un caractère factice, moitié homme de lettres, moitié laboureur, raisonneur insupportable, ainsi que sa femme, et qui, au fond, ne ressemble à rien du tout. Ah ! que la ferme occupée par M. Philips, ci-devant laquais et maintenant époux de Sara, ne ressemble point au portrait que M. de Saint-Lambert en a fait ! Je vous assure que M. Philips n'a pas le temps de lire nos pauvretés sur l'agriculture et qu'il ne fait pas de cas des Mémoires de la Société d'agriculture, de Rennes, quoiqu'ils aient beaucoup réussi à Paris. Ces livres sont bons pour fournir à la conversation des badauds et des fainéants, ou aux expériences de quelques enfants qui, ayant transformé leurs joujoux en charrues et en semoirs, s'imaginent être devenus des citoyens utiles ; mais un bon fermier a d'autres occupations. Je vous certifie que M. et Mme Philips, quoique excellents maîtres, ne font pas manger leurs domestiques avec eux. Au contraire, dans la vie champêtre et rurale, rien n'est mieux observé que la subordination des conditions. Une bonne et honnête fermière ne regardera pas son valet et sa servante comme d'une espèce différente de la sienne ; mais elle ne leur accordera pas non plus les droits des enfants de la maison. Et, eux, M. et Mme Phi-

lips, bons fermiers, seraient un sujet d'idylle pour M. Gessner, mais ils ne lisent pas ses idylles. Le naturel manque partout dans ce petit conte, et les réflexions dont il est farci ne sont pas assez neuves pour en dédommager. »

La critique de Grimm ou de Diderot est des plus injustes. Sans doute le sujet choisi par Saint-Lambert était fort difficile à traiter d'une manière décente et agréable : aussi l'auteur y a-t-il mis beaucoup d'art et de goût, en le présentant dans un récit, après une sorte d'idylle charmante. C'est l'héroïne qui raconte elle-même son aventure et en explique avec une extrême délicatesse les motifs et les conséquences. L'exécution de ce conte, loin d'être médiocre, accuse un talent supérieur; le naturel n'y manque pas, et le style, élégant, simple et correct, convient parfaitement au sujet.

Au surplus, le conte de SARA TH... *circula de salon en salon et fut reproduit, sans nom d'auteur, dans diverses publications collectives, entre autres :* LE GOUT DE BIEN DES GENS, OU RECUEIL DE CONTES TANT EN VERS QU'EN PROSE (Amsterdam, Changuyon, *et à* Paris, chez Le Jay, 1769, 2 *vol. in*-12).

Grimm et Diderot tenaient à leur critique, qui pourtant ne transpira pas dans la société française : car ils ajoutaient, le 15 *septembre* 1765, *un complé-*

A. Lalauze sc. Jouaust Ed. Imp. A. Salmon.

SARA TH.....
(Saint-Lambert)

n'avait pas été publié, comme les deux premiers, dans les feuilles périodiques, lorsqu'il fut imprimé, avec ceux-ci, en 1769, *à la suite du poème des* SAISONS. *Ce fut Diderot qui en rendit compte dans sa Correspondance littéraire, après avoir fait un grand éloge du poème. « Le premier des trois Contes qui suivent le poème des* SAISONS, *dit-il, s'appelle* L'ABENAKI, *le second* SARA TH..., *et le troisième* ZIMÉO. *Je ne parlerai pas des deux premiers, qui ont paru dans la* GAZETTE LITTÉRAIRE. *Vous aurez sans doute pensé, comme moi, que* L'ABENAKI, *le plus court, est certainement le plus beau. On sent le romanesque et l'apprêt dans* SARA TH..., *qui intéresse moins que* ZIMÉO. » *Diderot fait ensuite l'éloge le plus complet et le plus sympathique des* FABLES ORIENTALES, *et Grimm ne confirme qu'en partie dans une note le jugement de son collaborateur. « Je regarde, dit-il, les* FABLES ORIENTALES, *avec le petit conte de* L'ABENAKI, *comme les meilleurs ouvrages de M. de Saint-Lambert, parce qu'indépendamment de l'éloge qu'en fait le Philosophe, j'y trouve réellement du talent, et surtout de la grâce et de la sensibilité dans le style, que je désire partout dans les autres productions de cet auteur. » Quant à* ZIMÉO, *Grimm n'hésite pas à contredire l'opinion de Diderot, en disant, dans une note : « Ce qu'il y a de certain, c'est que ce*

Zimeo est du faux le plus insipide et le plus puéril que je connaisse. »

Il paraîtrait que Zimeo fut la cause d'une querelle et d'une brouille entre Saint-Lambert et Marmontel. « Vous savez, raconte Diderot, que Marmontel a fait un poème en prose, intitulé : Les Mexicains, *qu'il se propose de publier l'année prochaine. Il y a, dans un des chants de ce poème, deux esclaves sauvages, ainsi que dans le conte de Saint-Lambert. Ces deux esclaves, qui s'aiment, sont embarqués sur un vaisseau portugais, dans le poème et dans le conte. Marmontel a fait éprouver au vaisseau un long calme suivi d'une famine, et Saint-Lambert en a fait autant. Les gens de l'équipage s'égorgent et se dévorent pendant ce calme, et ils s'égorgent et se dévorent dans les deux ouvrages. Marmontel, plus sage et plus vrai que Saint-Lambert, montre les deux esclaves amants se tenant embrassés et attendant leur dernier moment, tandis que Saint-Lambert les livre à toute la violence de leur amour, et, courant après un de ces contrastes singuliers du terrible et du voluptueux, il peint une jouissance au milieu des horreurs qui désolent l'équipage. Voilà la seule différence qu'il y a entre les deux fictions. Il s'agit de savoir s'ils ont imaginé la même chose séparément, ou si M. de Saint-Lambert a eu quelque connaissance du chant de*

Marmontel, qui était certainement composé avant que ZIMÉO *parût.* Non nostrum est tantas componere lites. »

Le mot d'ordre était donné : on exalta, on applaudit le poème des SAISONS, *mais on ne parla pas des Contes qui l'accompagnaient. Voltaire, dans ses lettres à Saint-Lambert et à d'Alembert, ne tarit pas d'éloges sur les* SAISONS, *qu'il compare aux* GÉORGIQUES *de Virgile, mais il ne dit pas un traître mot des Contes. Fréron, dans l'*ANNÉE LITTÉRAIRE *de* 1770, *après avoir analysé et critiqué le poème, reconnaît que les Contes sont* intéressants. *Ces Contes sont, en quelque sorte, mis à l'index et condamnés sans appel. Il n'en est pas même question dans les* MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, *par Palissot, dans les* SIÈCLES LITTÉRAIRES, *de l'abbé Sabatier, dans le* COURS DE LITTÉRATURE, *de La Harpe, etc.*

Saint-Lambert, blessé de cette coalition de ses amis et de ses ennemis contre ses Contes, essaya de les raviver, en cherchant une idée qui pût se rattacher à celle du délicieux conte de L'ABENAKI, *avec le titre des* DEUX AMIS, CONTE IROQUOIS ; *au lieu de cinq ou six pages, il en écrivit quatre-vingt-cinq, et il les publia, en* 1770, *sans nom de lieu ni de libraire. Cette édition n'était faite que pour un petit nombre*

de personnes, à qui l'auteur la donna. Le conte des DEUX AMIS *eut un regain de succès, car il fut réimprimé deux fois de suite, en* 1771 *et en* 1772, *sans passer dans le commerce, puisque aucune de ces éditions ne portait de nom de libraire. La dernière, de petit format in-*8°, *est plus soignée que les autres, et est ornée d'une vignette gravée sur le titre. Si Saint-Lambert composa depuis d'autres contes, il ne les publia pas, et il ne voulut admettre dans ses* ŒUVRES PHILOSOPHIQUES (Paris, Agasse, 1801, 5 *vol. in-*8°) *que le conte iroquois des* DEUX AMIS.

ZIMÉO *est certainement le plus faible des trois premiers Contes que nous comprenons au nombre des* CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS; *mais on y trouvera un intérêt tout spécial, en reconnaissant qu'il a pu inspirer le roman de* BUG JARGAL, *par Victor Hugo.*

P. L. JACOB, bibliophile.

L'ABENAKI

PENDANT les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages Abenakis défit un détachement anglois ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglois, pressé par deux sauvages qui l'abordoient la hache levée, n'espéroit plus se dérober à la mort. Il songeoit seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui et se dispose à le percer d'une flèche; mais, après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc et

court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui alloient le massacrer; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglois par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais; il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui apprit la langue des Abenakis et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivoient fort contens l'un de l'autre. Une seule chose donnoit de l'inquiétude au jeune Anglois : quelquefois le vieillard fixoit les yeux sur lui, et, après l'avoir regardé, il laissoit tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes et se remirent en campagne.

Le vieillard, qui étoit encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglois. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

« Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute : je t'ai

sauvé la vie; je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étois-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane? Tes mains étoient celles d'un enfant, elles ne servoient ni à te nourrir ni à te défendre; ton âme étoit dans la nuit, tu ne savois rien, tu me dois tout. Serois-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères et pour lever la hache contre nous? »

L'Anglois protesta qu'il aimeroit mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage, en baissant la tête, et, après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglois, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : « As-tu un père? — Il vivoit encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. — Oh! qu'il est malheureux! » s'écria le sauvage; et, après un moment de silence, il ajouta : « Sais-tu que j'ai été père?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat; il étoit à mon côté, je l'ai vu mourir en homme; il étoit couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé. » Il prononça ces mots avec force. Tout son corps trembloit. Il étoit

presque étouffé par des gémissemens qu'il ne vouloit pas laisser échapper. Ses yeux étoient égarés, ses larmes ne couloient pas. Il se calma peu à peu, et, se tournant vers l'orient où le soleil alloit se lever, il dit au jeune Anglois : « Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder? — Oui, dit l'Anglois, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. — Eh bien,... je n'en ai plus », dit le sauvage en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montre au jeune homme un manglier qui étoit en fleurs. « Vois-tu ce bel arbre? lui dit-il; as-tu du plaisir à le regarder? — Oui, j'ai du plaisir à le regarder. — Je n'en ai plus », reprit le sauvage avec précipitation; et il ajouta tout de suite : « Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève et les fleurs du printemps. »

SARA TH...

Il y avoit plus de cinq ans que j'avois achevé mes voyages, et qu'après avoir étudié l'homme dans les différentes parties de l'Europe, dans les grandes villes, dans les cours, dans les états de la vie les plus enviés, j'étois persuadé que les pays que j'avois vus, et le mien même, n'étoient pas la patrie du bonheur et de la raison. Ma famille vouloit me marier : mon père se flattoit de me trouver une femme qui me feroit oublier une parente que j'avois aimée dans mon enfance, et que la mort m'avoit enlevée; en attendant, il vouloit que je m'occupasse des biens qui devoient m'être cédés au moment de mon ma-

riage; il me fit partir pour le nord de l'Écosse, où nous possédons une terre aux environs d'Aberdeen; je me mis en chemin vers la fin du printemps, et dans les plus beaux momens de l'année. Le soleil étoit prêt à se coucher lorsque j'arrivai à huit milles d'Hamstead (c'est le nom de cette campagne). Je savois qu'elle étoit mal bâtie et mal meublée, et que je ne pouvois y trouver qu'un mauvais souper et un méchant lit; j'étois fatigué et j'avois faim : je me déterminai à passer la nuit dans une métairie qui, par sa situation et par un certain air de commodité, de propreté et d'abondance champêtre, avoit fixé mon attention.

Cette ferme étoit placée sur le penchant d'un coteau qui la garantissoit du vent d'ouest si violent dans ces contrées; elle étoit à cent toises d'une petite rivière qui coule dans un joli vallon : des prairies artificielles, des vergers remplis de pommiers à cidre, des champs couverts de légumes, l'environnoient; il y avoit à quelque distance de la maison un petit bois de hêtres; des chevaux, des bœufs, des brebis, paissoient dans le vallon et sur les coteaux; quatre enfans de la plus agréable figure jouoient dans une cour peuplée de volaille de toute espèce; à la porte de la cour je vis une femme de l'âge de vingt-cinq à trente ans; elle

étoit blonde et fraîche, quoiqu'un peu hâlée ; elle avoit de grands yeux noirs et une gorge très blanche qu'elle laissoit voir toute entière en donnant à teter à un enfant de cinq ou six mois. Il me sembla que les traits de cette charmante paysanne ne m'étoient pas inconnus : je lui demandai à qui appartenoit cette ferme, et si mes gens et moi nous pouvions y passer la nuit ; je l'assurai que mes hôtes seroient très contens de nous. Elle me répondit que la ferme appartenoit à son mari ; que personne ne logeoit chez eux pour de l'argent, mais qu'ils recevoient de leur mieux les étrangers de toute sorte d'états. Elle m'invita sur-le-champ à descendre de cheval et me conduisit sans cérémonie à la chambre qu'elle me destinoit. Cette chambre étoit agréable ; les meubles en étoient simples et propres ; de la fenêtre la vue s'étendoit et s'enfonçoit dans le vallon, en suivant le cours et les détours de la petite rivière.

Sara Philips (c'étoit ainsi que s'appeloit la jolie fermière) me dit qu'elle alloit préparer mon souper ; qu'en attendant j'avois à choisir de me reposer dans ma chambre, ou dans le jardin, sur un banc de gazon qui étoit sous des arbres, auprès d'une petite fontaine. La soirée étoit belle, l'air avoit été brûlant pendant le jour ; je choisis de me rendre

dans le jardin. « Vous avez raison, me dit la fermière, et vous allez goûter deux de nos grands plaisirs, le frais après la chaleur et le repos après la fatigue : si cependant vous vouliez lire en attendant votre souper, voilà des livres. » En disant ces mots, elle me montrait un cabinet où j'entrai.

J'étois curieux de voir la bibliothèque d'un paysan; je m'attendois à y trouver quelques-uns de ces petits romans barbares qui nous viennent des Provençaux, et des livres de dévotion : je vis d'abord les ouvrages de Tull et à peu près tout ce qu'on a écrit de mieux sur l'agriculture; je fus étonné de trouver là les *Mémoires de l'Académie de Rennes,* livre excellent, mais écrit dans une langue qui devoit être inconnue à mes hôtes; bientôt je ne doutai plus qu'ils n'entendissent le françois, lorsque je vis sur une tablette les *Essais* de Montaigne, le *Droit naturel* et le poème de *la Loi naturelle;* je vis aussi une traduction françoise du *Prædium rusticum,* poème du jésuite Vanières. Le reste de la bibliothèque étoit dans notre langue; c'étoit les *Caractéristiques* du lord Shaftesbury, le *Système moral* d'Hutcheson, etc. « Quoi ! disois-je, des livres de philosophie chez des paysans ! les meilleurs philosophes anglois et françois dans une métairie auprès d'Hamstead ! Ils doivent être bien

étonnés de se trouver là ! Quel usage peuvent faire ces bonnes gens de tous ces livres ? Ils appartiennent sans doute à quelque gentilhomme du voisinage qui, charmé de cette campagne, ou peut-être de cette fermière, vient passer ici le temps de la belle saison. » J'achevai ensuite la revue de la bibliothèque ; je n'y vis plus que quelques livres de mécanique et de médecine pratique, les romans de Richardson, des traductions des Idylles de Théocrite, des Eglogues et des Géorgiques de Virgile, des poésies de Tibulle, de Gessner et de Haller ; je ne vis des ouvrages de nos poètes que les *Pastorales* de Philips, les *Délices de la vie champêtre*, par Cowley, quelques morceaux de Spencer, la fable de *Philémon et Baucis*, par Dryden, et les *Saisons* de Thompson : je pris le poème de *la Loi naturelle*, et j'allai le lire sur le banc de gazon.

Je m'étois à peine assis que j'entendis de grands cris autour de la maison. Les enfans, qui m'avoient suivi dans le jardin et qui m'examinoient curieusement, coururent à la porte ; j'y vis courir la fermière : ils alloient au-devant d'un chariot vide qui entroit dans la cour ; ce chariot étoit conduit par le fermier, qui revenoit d'Aberdeen où il avoit été vendre du seigle, et où ses affaires l'avoient retenu quelques jours. Je connus aisément le maître du

logis à la manière dont il fut reçu : sa femme l'embrassa tendrement; elle prit deux de ses enfans sur ses bras; elle les éleva jusqu'aux joues de leur père, qui se laissa baiser ; il tenoit en même temps par les mains deux autres de ses enfans, qui attendoient leur tour de le baiser aussi. Après ces douces caresses, ils vinrent tous vers le jardin, et j'allai au-devant d'eux. Le fermier étoit un homme de trente ans, fort bien fait; son visage étoit assez beau, et sa physionomie étoit noble et agréable : il me remercia de la préférence que j'avois donnée à sa maison pour y passer la nuit. Ils me quittèrent ensuite, et je les vis entrer dans une chambre qui donnoit sur le jardin et dont la fenêtre étoit ouverte; ils allèrent ensemble vers un berceau où reposoit leur cinquième enfant : ils se courboient tous deux sur le berceau, et tour à tour regardoient l'enfant et se regardoient en se tenant par la main et en souriant. J'étois enchanté du spectacle touchant de cet amour conjugal et de cette tendresse paternelle.

Le souper étant prêt, nous allâmes nous mettre à table : mes hôtes me demandèrent la permission de faire manger leurs domestiques et même les miens avec moi; j'y consentis. La table étoit servie proprement; elle étoit couverte de poudings et de

légumes, et d'un rôti de bœuf : tous ces mets avoient le meilleur air du monde ; les sièges étoient commodes, mais il n'y avoit qu'un fauteuil, qui étoit destiné à un vieillard qu'on me présenta : c'étoit le père du fermier ; il me fit un accueil fort honnête, et nous nous assîmes.

J'étois auprès de la fermière : je remarquai qu'elle envoya une jeune servante se placer auprès d'un jeune berger ; je demandai si c'étoient de nouveaux mariés. « Ils ne sont pas mariés, dit-elle, mais ils s'aiment, ils ne se sont pas vus de la journée, et ils auront du plaisir à être assis l'un auprès de l'autre. » Je vis qu'elle envoyoit à un de ses valets un plat qu'il aimoit beaucoup et qui étoit là pour lui seul ; elle fit donner du cidre à ceux dont les travaux avoient été les plus pénibles : elle rendoit raison du choix des mets qui étoient servis ; elle disoit pourquoi, ce jour-là, certains légumes ne paroissoient pas sur la table, pourquoi elle en avoit préféré d'autres, pourquoi elle avoit donné un certain assaisonnement : c'étoit toujours pour augmenter le plaisir du souper qu'elle avoit tout fait. Cette femme me paroissoit singulière. Le fermier avoit les mêmes attentions et les mêmes recherches sur les plaisirs de la table. Le repas étoit simple et excellent ; les convives étoient sobres et

sensuels; l'égalité régnoit dans cette maison, les domestiques étoient familiers avec les maîtres; ils ne leur montroient pas du respect, mais beaucoup de zèle et d'amour.

Lorsqu'on eut un peu calmé la faim, on se parla: le fermier me fit des questions sur le paysage des lieux que j'avois traversés; il me vanta celui des environs de sa métairie, et me pressa de rester le lendemain pour le voir. Sa femme et lui s'occupoient de moi sans oublier leurs domestiques; ils louoient les uns de leur gaieté dans le travail, les autres d'un service qu'ils avoient rendu; ils leur parloient de la beauté du jour, du chant du rossignol, des fleurs, des espérances de la moisson, de leurs amours; les domestiques se parloient entre eux de ces plaisirs charmans, et tous paroissoient les sentir.

C'étoit surtout du vieux père qu'on étoit occupé; je n'avois jamais vu de vieillard plus affable, plus gai; je le dis à la fermière. « Monsieur, me dit-elle, ce sont les vieillards qu'on néglige qui ont de l'humeur; dès qu'on veut bien les compter encore pour quelque chose, ils en savent gré, et ils sont doux. » Je vis qu'on exhortoit le bonhomme à boire; j'en fus un peu étonné. « Monsieur, me dit la fermière, je crois que dans le cours

de la vie il faut s'occuper du soin de retarder la vieillesse, mais qu'il faut se borner dans la vieillesse à rappeler le sentiment de la vie. » Ces réponses me surprenoient; je ne doutai plus que la bibliothèque ne fût à l'usage de mes hôtes, et je leur parlai de leurs livres. Ils me répondirent avec esprit. Je me récriai sur l'étonnement que me causoient leurs lumières, et surtout celles de Sara. « Quoi ! disois-je, une jeune femme ! à la campagne !... — Oh ! vous ne connoissez pas Sara, me dit le vieillard qui commençoit à être un peu ivre; ô le divin cœur ! le divin cœur ! Si vous saviez ce qu'elle a quitté pour nous ! Oh ! si je pouvois me lever, j'irois lui baiser les pieds. » Sara me parut craindre l'indiscrétion de son beau-père; elle étoit embarrassée, elle rougissoit. Philips (c'étoit le nom de son mari) pria instamment le vieillard de ne pas révéler un secret qu'il avoit promis de garder. « Je ne dirai rien, dit le bonhomme, je ne dirai rien : une fille si belle ! qui avoit tant de richesses ! qui est si savante ! cela vous lève une gerbe ! Aujourd'hui qu'elle mène quelquefois un chariot, songe-t-elle à son carrosse !... » La fermière se leva, fit ôter les plats et apporter le dessert : il étoit composé de fraises très parfumées, de groseilles, de cerises et d'excellente crème. En même temps de jeunes

servantes jonchoient de fleurs les environs de la table et en bordoient les plats.

Ce spectacle réjouit le bon vieillard; et, soit qu'il s'en occupât, soit qu'il craignît de déplaire à sa belle-fille, il se tut. « Je n'ai pas fait apporter des fleurs au premier service, me dit Sara, parce qu'alors l'odeur des mets est très agréable; mais, dès qu'on ne veut plus en manger, on ne veut plus les sentir, et c'est alors qu'on aime le parfum des fleurs. » J'admirois l'intelligence de Sara dans l'art de rendre les sensations agréables plus agréables encore, et combien elle trouvoit de voluptés sans s'écarter de la plus simple nature. Philips et Sara me paroissoient si vivement occupés l'un de l'autre, si remplis d'attentions, si heureux! Je n'ai jamais vu d'union si délicieuse, parce qu'il est fort rare de trouver entre deux personnes les rapports qui étoient entre eux : ils avoient le même degré de sensibilité, les mêmes goûts, les mêmes opinions.

Peu de temps après le souper, mes hôtes me conduisirent à ma chambre; Philips me fit remarquer la beauté de la nuit, l'or étincelant des astres, le silence de ce moment où la nature commande le repos. Sara ne manqua pas d'aller voir ses enfans; Philips donna ses ordres, fit la visite de ses écuries, et le couple heureux alla partager un assez bon lit.

J'eus quelque peine à m'endormir : tout ce que je venois de voir me paroissoit un songe; mais c'étoit un songe que j'aurois voulu faire durer toute ma vie.

Je m'éveillai assez matin; mais je ne me serois point du tout pressé de partir : j'adorois mes hôtes; leur demeure, leur genre de vie, l'union des domestiques, la sérénité, la gaieté, qui régnoient dans la maison, tout m'enchantoit. Pour peu qu'on n'ait ni le cœur ni l'esprit mal faits, on se trouve si bien auprès de la vertu heureuse ! le spectacle de ses plaisirs est si doux ! Je me levai cependant, mais pénétré du regret de quitter la charmante métairie.

Dès que je fus habillé, je descendis dans la cour où je trouvai Philips et Sara. Le soleil venoit de se lever; le ciel conservoit encore une légère nuance de ce jaune brillant qui succède à la blancheur que lui donne le crépuscule, et qui précède ce bleu sombre qu'il prend pendant le jour. On respiroit le parfum des arbres et des plantes, et ce vent frais qui suit le lever du soleil; la campagne, les hommes et les animaux reprenoient le mouvement; les troupeaux sortoient de l'étable, les pigeons de la volière, et les poules se répandoient dans la cour; les domestiques se disposoient au

travail. J'avoue que, pour la première fois de ma vie, je sentis bien le plaisir de voir commencer le jour, et je suis persuadé que Philips et Sara, malgré les soins dont ils s'occupoient alors, n'étoient pas insensibles à ce plaisir.

Je remarquai que, dans la distribution du travail, ils affectoient de placer toujours plusieurs ouvriers ensemble; ils disoient même aux bergers de conduire leurs troupeaux dans de certains lieux voisins de ceux où travailloient les autres domestiques. Cette attention me parut singulière; je le dis à Sara. « Les hommes égayent, me dit-elle, le travail qu'ils font ensemble; la joie d'un seul se communique à tous; si un berger joue de la flûte, un autre chante; plusieurs laboureurs qui conduisent leurs charrues dans des champs voisins, compagnons dans les mêmes peines, les adoucissent l'un avec l'autre; ils se parlent de leurs espérances, ils s'unissent dans l'égalité de leur sort. Eh! n'avez-vous jamais vu ceux des travaux champêtres qui sont communs à un plus grand nombre d'hommes rassemblés, comme une fenaison, une tondaison, une moisson? C'est là où, malgré l'ardeur du soleil, la soif, la sueur, la fatigue excessive, vous voyez le plaisir, vous entendez des cris de joie. »

Philips prit la parole. « Je crois, Monsieur, dit-

il, qu'il y a de certains plaisirs qui, pour être bien sentis, veulent être goûtés avec plusieurs hommes qui en jouissent en même temps. Plus les salles de spectacles sont remplies, plus les émotions y sont vives et agréables; et il en est ainsi de tous les plaisirs qui naissent en nous de l'admiration. Or, qu'y a-t-il que l'on puisse admirer davantage et plus souvent que cette terre, ce ciel, ces eaux, ces bois, ces prés, toutes les grâces et toutes les richesses de la campagne? Je crois, continua Philips, que les biens que la nature donne à tous en communauté sont précisément ceux qui augmentent de prix quand ils sont goûtés à la fois par un grand nombre. On aime à partager le plaisir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. — Oui, dit Sara, et, dès que le partage n'ôte rien au plaisir, il l'augmente. Les poètes ont trop vanté le charme de la solitude en parlant des délices de la campagne. Il semble quelquefois, à les entendre, qu'on ne puisse bien jouir de ces délices que loin des hommes; mais c'est des hommes de la cour et de la ville qu'ils ont voulu parler, c'est-à-dire des hommes dont l'âme sèche, dure et frivole auroit été insensible au charme de la nature. Une preuve certaine que les poètes sentoient le besoin

de communiquer leur plaisir pour l'augmenter, c'est qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiroient, et qu'ils ont voulu transmettre les impressions qu'ils avoient reçues jusqu'à la dernière postérité. »

Cette conversation, si délicieuse pour moi, fut interrompue par les faneurs qui sortirent en troupe de la maison : ils étoient accompagnés par l'aîné des enfans de Sara, qui portoit un râteau ; et jamais roi n'a été si fier de son sceptre que cet enfant l'étoit de son râteau. « Vous voyez, dit la mère, commencer le plaisir d'être utile et le noviciat de l'agriculture.

— Tout ce que vous dites, et tout ce que je vois, divine Sara, lui répondis-je, m'inspire pour votre mari et pour vous le respect le plus profond et l'admiration la plus vive; je voudrois passer entre vous le reste de ma vie, et mériter l'amitié de l'un et de l'autre. Votre voisinage me rend précieux un bien dont je ne tenois pas compte ; j'y viendrai souvent pour jouir de votre conversation et du spectacle des vertus et des plaisirs vrais que vous rassemblez dans votre maison. Peut-être, divine Sara, vous ferez-vous connoître davantage; vous me direz peut-être ce que le père de Philips avoit tant d'envie de me dire. J'ai vu par l'atten-

drissement de ce bon vieillard et par les marques de respect qu'il vouloit vous donner que, plus instruit de ce que vous êtes et des circonstances qui vous ont conduite dans cette métairie, je n'aurai que de nouvelles raisons de vous estimer. — Je le crois, dit Sara; la manière dont vous jugez de nous et de notre genre de vie me fait penser que vous êtes au-dessus de bien des préjugés, et que vous méritez ma confiance. » Je la remerciai si vivement qu'elle en fut un peu embarrassée; elle se tourna vers son mari et lui dit : « Mon cher ami, je vais parler à monsieur de la passion que nous avons l'un pour l'autre. » Son mari l'embrassa tendrement, et nous quitta pour suivre les faneurs; il pria Sara de me retenir jusqu'à son retour, et parut s'en séparer avec regret, quoiqu'il ne la quittât que pour quelques momens. Sara me dit qu'elle alloit donner ses soins à ses enfans et à son ménage; elle me pria de l'attendre dans le jardin. Je l'y attendis longtemps; elle vint enfin, s'assit avec moi sur le banc de gazon, et commença ainsi son histoire :

« Je suis née dans la partie la plus méridionale de l'Angleterre, d'une maison fort riche et plus illustre encore par ses services et par ses titres. Je vous tairai le lieu de ma naissance et le nom de ma

famille : on me croit morte, et je veux que mon existence soit ignorée; cela est nécessaire pour qu'elle soit toujours heureuse. J'avois six ans lorsque je perdis ma mère. Mon père, qui aimoit avec passion la philosophie et les lettres, et qui m'idolâtroit, ne voulut point se remarier et prit soin lui-même de mon éducation : il me trouvoit de la sagacité et l'amour de l'étude; il voulut me faire part de ses connoissances, et parut content de mes progrès. Mon père, un des hommes les plus éclairés de son siècle, l'étoit autant peut-être que les philosophes qui ont eu le plus de réputation; c'est ainsi du moins que j'en ai jugé, lorsque j'ai comparé les instructions qu'il me donnoit avec celles que j'ai puisées dans les livres. Il avoit au souverain degré le courage d'esprit, et n'a jamais été effrayé des conséquences d'un système qu'il avoit adopté ou d'un parti qu'il avoit pris. Je tiens de lui ce caractère; et les leçons qu'il m'a données ne l'ont point affoibli. Mon père étoit sensible aux beautés de l'art et à celles de la nature; il avoit l'imagination vive et l'âme noble et tendre; la philosophie trop sèche, celle qui dégrade l'homme ou qui le glace, ne pouvoit être la sienne : il lui en falloit une plus favorable à l'enthousiasme qu'il sentoit pour la vertu et aux plaisirs de l'imagina-

tion. Je n'avois pas dix-huit ans, et mon père trouvoit que j'ajoutois des idées à celles qu'il m'avoit données. Je partageois aussi son goût pour les lettres; il s'amusoit de ma conversation, je faisois son bonheur; il ne pensoit point à me marier, et, contente de mon état, je ne pensois pas à en changer. »

Pendant que Sara me parloit ainsi, j'étois fort ému, je croyois la reconnoître; il me restoit cependant encore quelque incertitude, et j'attendois avec impatience qu'elle la dissipât.

« Nous passions, continua Sara, une très petite partie des hivers à Londres. Nous venions d'y arriver, lorsqu'un jeune Écossois se présenta pour servir chez mon père. Il étoit de la figure la plus agréable, et il avoit dans sa physionomie un caractère de sensibilité et d'honnêteté dont il étoit difficile de n'être pas touché.

Les paysans sont, comme vous savez, plus instruits en Écosse qu'ils ne le sont dans le reste de l'Europe, et ce jeune homme étoit un des mieux élevés de son pays. Il ne se distingua d'abord des autres domestiques que par un extrême attachement à ses devoirs; nous vîmes bientôt qu'il se faisoit aimer de tous ses compagnons, et qu'il

leur inspiroit son zèle pour nous; mon père se trouvoit mieux servi, et ses gens paroissoient plus gais et plus heureux.

L'Écossois avoit toujours quelque livre à la main, dans les momens de liberté que lui laissoient ses devoirs; mon père s'aperçut que ce jeune homme avoit beaucoup d'esprit : il voulut l'instruire. « Mylord Dorset, disoit-il, a tiré Prior d'un cabaret pour en faire un des meilleurs poètes de l'Angleterre; je ferai peut-être de ce domestique un citoyen éclairé qui fera l'honneur de sa patrie.» Nous partîmes pour la campagne où le jeune homme nous suivit. Mon père avoit de fréquentes conversations avec lui. Dans une de ces conversations il apprit que le désir de soulager la vieillesse de ses parens, par les petites sommes qu'il pouvoit prendre sur ses gages, avoit déterminé l'Écossois à servir; ce sentiment si vertueux toucha mon père au point qu'il ne m'en parla qu'en répandant des larmes; il voulut sur-le-champ lui donner une somme considérable que le jeune homme devoit envoyer à sa famille; mais combien mon père ne fut-il pas étonné lorsque son laquais refusa le présent qu'on lui vouloit faire ! « Monsieur, lui dit ce jeune homme, je dois mon travail à mes parens, et le prix que j'en reçois nous suffit à tous; s'ils

étoient dans la misère, j'accepterois vos bienfaits; mais il ne leur faut qu'un peu plus d'aisance, c'est à moi à la leur donner; le salaire de mes peines est à eux comme à moi; qu'ils en jouissent; mais ni eux ni moi nous ne nous avilirons en nous nourrissant du pain de l'aumône. » Mon père ne tenta pas de changer la manière de penser de ce jeune homme; mais il le tira de la livrée pour lui donner le soin de sa bibliothèque; il lui donna aussi une sorte d'inspection sur ses fermiers. Dans ces deux emplois, Philips put recevoir sans en être humilié le bien que mon père avoit envie de lui faire.

La bibliothèque étoit le lieu de la maison où j'allois le plus, et j'y trouvois souvent Philips. Je ne tardai pas à me plaindre lorsque je ne l'y trouvois pas toujours. Il ne m'y voyoit jamais entrer sans une émotion dont je m'aperçus, et qui porta dans mon cœur ces sentimens qui me sont aujourd'hui si chers et auxquels je dois le bonheur de ma vie. J'étois trop éclairée pour ne pas sentir les conséquences de ma passion; mais bientôt je ne fis usage de mes lumières que pour la servir et non pour la combattre. Je craignois et respectois l'opinion des hommes; mais, disois-je, ils n'ont pas attaché la honte aux sentimens; je me permis les miens. Mon père devoit être plus sévère; mais il

devoit tout ignorer. Je me cachai même à l'objet de ma passion, qui ne me découvrit pas la sienne, et qui me la laissa deviner. J'avois l'âme fière, élevée et sensible : ces caractères-là ne savent point combattre l'amour, mais ils résistent à ses foiblesses. Philips d'ailleurs ne savoit qu'aimer, et l'excès de l'amour impose autant de respect que l'inégalité des rangs.

Je passai deux ans heureuse par le plaisir d'aimer et par celui d'être aimée, et moins humiliée de mon amour que fière de ne m'y livrer qu'avec modération. J'étois heureuse; mais je perdis mon père, et je ne sais si je lui aurois survécu sans ce sentiment qui console de tout, et dont j'étois remplie. »

Sara, dans cet endroit, fondit en larmes, et resta quelque temps sans parler.

« C'est elle-même, me disois-je alors, c'est elle, je n'en puis plus douter. » J'étois pénétré d'attendrissement; j'étois prêt à me découvrir à Sara; mais je fus arrêté par la crainte de lui ôter de la confiance, et de perdre une partie de son histoire. Elle la reprit ainsi, lorsque ses larmes eurent cessé de couler.

« Je vis les regrets de Philips égaler les miens,

et de plus il sentoit ma douleur; ses yeux se mouilloient dès que je versois des larmes; je voyois dans ses moindres actions l'intérêt le plus tendre, dans les services qu'il me rendoit, dans ses discours, dans toutes ses démarches, et jusque dans son air, dans le son de sa voix je découvrois toute la passion que lui demandoit mon cœur, et rien qui pût alarmer ma vertu et blesser le respect qu'il devoit à mon rang. Vous jugez bien que je faisois beaucoup de réflexions sur les bienséances attachées à ce rang, sur ses devoirs réels, et sur la soumission qu'on doit aux mœurs, aux lois et aux usages de son pays.

La philosophie de mon père m'avoit éclairée sur les préjugés; mais sa philosophie, sublime comme son cœur, ne m'avoit point appris à les mépriser. Mes conversations avec Philips rouloient sur ces sujets importans par eux-mêmes, et que notre situation rendoit si intéressans pour nous. Quelquefois il m'échappoit de douter de la justice des conventions humaines, et par conséquent du pouvoir qu'elles devoient avoir sur des âmes éclairées. Philips alors me combattoit avec force, et il trouvoit une foule de raisons auxquelles j'avois peine à répondre. Je crus remarquer que, lorsqu'il avoit eu l'avantage dans ces disputes, il étoit plus

triste qu'à l'ordinaire; je devinai aussi le motif qui lui faisoit embrasser une opinion qui ne lui étoit pas favorable. Je vis que mon cher Philips, tout entier à moi, s'oubliant lui-même, me faisoit sans peine les sacrifices qui devoient le plus lui coûter, et qu'il ne voyoit que mes propres avantages, mon bonheur et ma gloire.

J'aimois à parler à Philips de son père, de ses vertus et de la sorte de bonheur dont il jouissoit dans sa pauvreté. Je lui faisois des questions sur le lieu de sa demeure, sur son voisinage, sur ses travaux. Philips me paroissoit pénétré de respect pour la vie des laboureurs et pour les soins de l'agriculture. Il me parloit toujours de ma famille, et il me répétoit combien cette famille, qui m'aimoit et qui est si illustre en Angleterre, méritoit de moi d'égards et d'attachement. Il est vrai que j'éprouvois de la part de mes parens les procédés les plus honnêtes et des preuves de l'estime qu'ils avoient pour ma raison. Ils avoient fait avancer pour moi le temps où nos lois donnent aux filles le droit de disposer d'elles et de leur fortune. Je me trouvois maîtresse de mes biens et de moi-même; mes parens n'étoient point inquiets de me laisser libre et seule. Mon penchant pour la philosophie et les lettres étoit connu; on m'avoit trouvé de l'intelli-

gence dans les affaires, et on ne me croyoit occupée à la campagne que du soin de mes biens et de l'étude.

Il y avoit près d'un an que mon père étoit mort, et je n'avois pas quitté encore la terre où je l'avois vu mourir. J'ai un oncle, homme de mérite, et distingué dans la Chambre des Communes par son désintéressement et par son éloquence ; il venoit me voir quelquefois. Un jour, après avoir dîné chez moi, il me proposa de me promener avec lui dans le parc, et là il me rappela le souvenir de l'amitié qui avoit toujours régné entre lui et mon père, et celle que l'un et l'autre avoient eue pour moi.

« Vous connoissez mon fils, me dit-il, il s'est distingué dans ses études, et, depuis quelques années qu'il est hors de l'Angleterre, toutes les lettres que je reçois des pays où il a voyagé me confirment dans la bonne opinion que j'avois de lui : il est de votre âge, et prêt à revenir ; je veux le marier : s'il peut vous convenir, j'aurai le plaisir de voir vos biens ne point sortir de notre famille, et de vous aimer comme ma fille, après vous avoir aimée depuis longtemps comme celle de mon frère. » Cette proposition répandit le chagrin le plus amer dans mon cœur : je rougis, je pâlis, et je répondis

à mon oncle avec une froideur qui dut l'offenser. Je lui dis que je n'avois aucune envie de me marier; que, jusqu'à présent, mes occupations et mes goûts avoient suffi à mon bonheur; que, si je prenois jamais un mari, je voudrois le connoître beaucoup, et que je me déterminerois par les convenances personnelles plus que par toutes les autres; mais que dans aucun temps de ma vie je n'oublierois ce que je devois à ma famille.

Mon oncle me demanda la permission de m'amener son fils, que je n'avois vu qu'au sortir de son enfance, qui alors étoit d'une figure agréable, et, à ce qu'on disoit, plein de goût pour moi. Je répondis à cette nouvelle proposition avec une froideur que je me reprochai; une foule d'idées se présentèrent à mon esprit et s'y succédèrent avec rapidité.

Lorsque mon oncle fut parti, je m'enfonçai dans un bois obscur où je me promenai longtemps fort agitée, marchant à grands pas, m'arrêtant de temps en temps et aux momens où j'avois peine à trouver les moyens de lever certains obstacles, ou de répondre à de certaines objections. Je tombai enfin, plutôt que je ne m'assis, sur un gazon où je restai plongée dans la plus profonde rêverie; je vis arriver Philips qui me cherchoit depuis longtemps.

Je n'avois jamais senti si vivement le plaisir de le voir et la nécessité absolue de ne m'en séparer jamais. Je lui fis part des desseins de mon oncle, et des regrets sincères que j'avois de déplaire à ma famille en refusant d'accepter des propositions raisonnables. Sans doute j'appuyai trop sur mes regrets; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips : je le vis pâlir; un tremblement s'empara de tout son corps; ses yeux avoient un mouvement extraordinaire et de l'égarement; il n'articuloit que quelques mots; chaque syllabe lui coûtoit à prononcer. « Il le faut, disoit-il,... oui, il le faut,... c'est un jeune homme vertueux... Vos parens,... votre rang... Il le faut,... il le faut. » Je vis ses yeux s'éteindre en me regardant; il tomba sur ses genoux en s'appuyant sur une main. Je ne me possédai plus : je m'élançai pour soutenir mon cher Philips; je le pressai dans mes bras en m'écriant : « Mon cher époux! » A ce cri si tendre, à ce mot si énergique, Philips ne me répondit rien : il se relevoit peu à peu en me regardant fixement; ses yeux se baignoient de larmes, je l'arrosois des miennes en répétant continuellement : « Mon cher époux, mon cher époux! » Dès que Philips eut la force de parler, il voulut combattre ma résolution; je l'ar-

rêtai, je le conjurai, au nom de tout mon amour, de vouloir bien m'entendre : il s'assit auprès de moi en couvrant une de mes mains de ses baisers. Ce moment, qui a décidé du bonheur de ma vie, est encore si présent à ma pensée que je n'en ai pas oublié la plus légère circonstance. Voici ce que je dis à Philips :

« Je sais tout ce que vous pouvez me dire; je le préviens et j'y réponds. Ma passion pour vous n'est pas aveugle; je vous connois bien, et vous êtes l'homme que me destinoit la nature. C'est sur la convenance des personnes qu'elle a fondé le bonheur des mariages; les conventions humaines y ont substitué celle des rangs. Nous savons, vous et moi, combien les véritables sages ont de respect pour les conventions humaines; elles maintiennent l'ordre dans les sociétés. Il ne faut pas avilir le rang dans lequel on est né par des alliances que l'opinion condamne; c'est un crime que punit le mépris des hommes, et je ne saurois point soutenir ce mépris, même injuste.

« Faut-il donc faire céder la loi de la nature à des convenances de la société? Cela peut être, mais nous ne sommes point dans ce cas; cédons à nos cœurs en respectant les préjugés. Mes parens m'ont laissé deux mille guinées de rente, et trois

mille guinées d'argent comptant. C'est cette somme que je veux conserver de toute ma fortune, pour vivre avec vous et vos parens. »

Ici Philips voulut m'interrompre : il me proposa de ne point nous marier ; je l'arrêtai et lui dis : « Nous manquerions à la loi de la nature et à celle des hommes, qui nous demandent une postérité ; et pourquoi ne point nous marier ? Pour conserver mes biens ? Ils ne me rendent point riche dans l'état où je suis ; je le serai dans le vôtre avec la somme que je vais vous porter. Si j'épousois mon cousin, nous serions des gentilshommes médiocrement aisés, et nous serons des fermiers opulens. Je vais faire mon testament, et je donnerai toute ma fortune à mon cousin ; ensuite je partirai pour Londres, je ferai répandre le bruit de ma mort, et nous nous rendrons en Écosse, où il est vraisemblable que votre père vous permettra de m'épouser. »

Philips se jeta à mes pieds, me conjura de différer, d'examiner, de craindre les regrets. « Non, lui répondis-je, tout est examiné. Eh ! que pourrai-je regretter ? quels plaisirs me donnent mes richesses, que ne puisse remplacer la nature dans l'aisance de votre état ? Le spectacle d'un coteau riant et fertile réjouit plus la vue qu'un mur chargé de

tableaux; les diamans, dans ma tête, me pareront moins que les fleurs; la toile de l'Inde m'habillera aussi bien que le pékin; je perdrai mon carrosse, mais j'exercerai mes jambes; Philips, nous aurons les commodités que demande la nature, et rien du superflu qui ne peut amuser que l'oisiveté. Quant à mes liaisons et à mes connoissances, pourrai-je les regretter lorsque je serai la fille de votre père et la mère de vos enfans ? »

Philips m'aimoit trop, m'estimoit trop, il se rendoit trop de justice à lui-même pour douter plus longtemps que je ne fusse heureuse dans le nouvel état que je voulois embrasser. Je ne vous peindrai point sa joie, sa reconnoissance et mon bonheur, lorsque je l'eus déterminé à m'épouser. Jamais on n'a rien écrit avec plus de joie que j'en eus à écrire mon testament, jamais on n'acquit tout à coup une grande fortune avec autant de plaisir que j'en eus à me dépouiller de la mienne.

Après avoir fini mes affaires, nous partîmes pour Londres. J'y fis répandre le bruit de ma mort et je le rendis vraisemblable par une adresse et des moyens qu'il est inutile de vous dire. Nous arrivâmes enfin en Écosse. Il y a sept ans que j'entrai, pour la première fois, dans cette chère métairie, et que, pour la première fois, j'embrassai les genoux

de cet excellent vieillard que vous voyez sur cette pierre, se pénétrant des premiers rayons du soleil et cherchant à se ranimer par les douces influences de l'aurore et du printemps. « Vous voyez votre fille, lui dis-je, elle vient dans votre maison pour y rendre votre vieillesse heureuse, et pour faire toute sa vie le bonheur de votre fils : mon cœur m'inspirera tout ce qu'il faut pour vous plaire à tous deux. Vous, mon mari, vous m'instruirez des détails du ménage; je me flatte que je ferai une ménagère vigilante, et que ceux qui dépendront de moi et ceux de qui j'ai tant de plaisir à dépendre seront également contens. »

Le vieillard étoit transporté de joie; ce bonheur sans doute a prolongé sa vie. Il acquit en propre la métairie dont il n'étoit que le fermier; notre mariage fut conclu; et, depuis ce moment où j'ai pris le nom et l'état de l'homme que j'aime, il ne s'est pas écoulé une heure sans que je m'applaudisse de ma destinée. Nous sommes heureux, et nous pouvons nous flatter que nous le serons toujours autant que peut le permettre la nature.

Philips et moi nous ne faisons usage de nos connoissances, de la philosophie de mon père et de notre amour pour les lettres que pour assurer notre bonheur. Nous sommes attentifs à chercher

tous les plaisirs que nous permet notre situation, et nous nous apprenons à les goûter. La source la plus ordinaire des chagrins des hommes, c'est qu'ils courent après des plaisirs qui ne sont pas faits pour eux, et qu'ils ne savent point accorder leurs principes, leurs goûts, leurs occupations, avec leur état et leur caractère. C'est une erreur dans laquelle nous ne sommes pas tombés. Nous ne perdrons pas notre temps en recherches vaines, en désirs inutiles, et nous n'oublierons pas de jouir. Qu'est-ce qui nous rend heureux, Philips et moi ? Le témoignage de notre conscience, notre amour et les bienfaits de la nature. Nous avons des principes au delà desquels nous ne pouvons point être entraînés par les circonstances, et que nous fortifions encore par la philosophie. Nous n'admettons que celle des philosophes qui croient à la vertu, et qui nous la font aimer ; et, quand même ils se seroient trompés, nous leur rendrions grâces d'entretenir en nous des illusions qui élèvent notre âme et qui l'épurent. Nous voulons penser bien des hommes, afin de les aimer ; nous voulons estimer les hommes pour nous donner un motif de plus de nous rendre estimables ; nous ne voulons point d'une philosophie qui nous dégrade et qui éteint dans le cœur l'en-

thousiasme de l'humanité et de la vertu; nous voulons aussi conserver dans toute leur force et tous leurs charmes les sentimens de l'amour et de l'amitié.

Il entre sans doute toujours un peu d'illusion dans ces sentimens portés à l'excès. Il est des illusions qui se dissipent enfin, et ce ne sont point celles-là que nous voulons conserver, nous savons leur en substituer d'autres. Philips et moi, nous ne nous croyons point parfaits, mais nous tendons à le devenir : nous sommes bons, et nous espérons nous rendre meilleurs; nous jouissons de l'espérance du mieux dans la jouissance du bien; le présent nous contente, et l'avenir nous transporte. Ce dessein de se perfectionner l'un par l'autre nous rend plus chers et plus nécessaires l'un à l'autre; il nous rend nos sentimens plus précieux en nous les rendant plus respectables; il ajoute au respect de nous-mêmes; il conserve toute l'activité de nos cœurs et le délicieux enthousiasme de l'amour. C'est aussi pour entretenir en nous la passion de la vertu, et pour en trouver sûrement la route, que nous lisons beaucoup les romans de Richardson : combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée, et que peut-être nous n'aurions pas fait sans lui! Nous lisons aussi beaucoup

les poètes; mais nous avons choisi de préférence ceux qui nous parlent des champs où nous vivons, et de cette nature que nous aimons.

La lecture des poésies champêtres est délicieuse pour ceux qui en ont les objets sous les yeux. La poésie anime ce qu'elle sait peindre; l'enthousiasme du poète ajoute toujours quelque chose à l'enthousiasme du spectateur, il l'empêche même de s'éteindre par l'habitude. La poésie nous inspire le respect et l'amour pour l'antique et vénérable agriculture, pour nos occupations, pour les lieux que nous habitons. Nous nous disons quelquefois : « Homère et Virgile auroient été heureux ici; Tibulle y aimeroit Délie, il la chanteroit, et il chanteroit aussi notre petit bois de hêtres et notre joli vallon. C'est aux champs que Haller et Gessner ont composé leurs poésies aimables; et quel état de la vie ces grands hommes ont-ils préféré au nôtre? quelles mœurs ont-ils comparées aux mœurs champêtres? Les poètes nous arrêtent sur les sensations délicieuses que nous recevons de la nature; ils nous apprennent même à jouir d'un grand nombre de ces sensations qui auroient à peine affecté nos organes, et qui auroient échappé à la pensée. Tous ces hommes, qui ont parlé avec chaleur, et dans lesquels abondent le sentiment et

les images, entretiennent dans l'âme le charme de la sensibilité et la vie. » Enfin nous avons raisonné et simplifié le bonheur : nous avons mis toute notre étude à conserver en nous les sentimens tendres et honnêtes, et à en jouir, ainsi que des sensations agréables.

Il me semble que c'est là faire un bon usage de la philosophie : elle a dégénéré de nos jours en fausse subtilité; elle a trop souvent fait la satire de l'homme qu'il falloit consoler; elle s'est plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire; elle auroit dû nous montrer les biens qui sont à la portée des différens états de la vie et les devoirs de ces différens états. C'étoit là le projet de mon père, et il l'eût exécuté s'il eût vécu. Il trouvoit aussi qu'on avoit trop appris à l'homme à oublier ses sens et à négliger les plaisirs simples et faciles qu'ils peuvent donner à tous les momens et à tous les âges de la vie. Nous nous conduisons d'après les leçons de mon père, et nous élevons nos enfans dans ces principes : en attendant ils jouissent de leur enfance, et nous de leurs plaisirs. »

J'avois voulu plusieurs fois interrompre Sara pour me faire connoître; mais elle avoit parlé avec tant de rapidité qu'il ne m'avoit pas été possible

de lui adresser la parole. Dès qu'elle eut fini son discours, je me jetai à ses pieds : « O Sara Th... ! » Dès que j'eus prononcé son nom, elle se leva avec précipitation, elle s'écria : « Je suis perdue! — Non, vous ne l'êtes point, lui dis-je : vous voyez devant vous ce parent qui vous a aimée dès son enfance, et qui vous a pleurée amèrement : ne rougissez plus d'avouer votre passion pour un mari vertueux. Vous m'avez laissé votre fortune; je suis prêt à vous la rendre; acceptez-la, je vous en conjure; mais, quelque parti que vous preniez, soyez sûre d'un secret inviolable. » J'eus beaucoup de peine à calmer Sara; elle ne se consoloit pas d'avoir mis dans sa confidence un homme qui n'y étoit pas nécessaire. Quant à ses biens, elle fut inébranlable; et Philips, qui rentra un petit moment après que je me fus fait connoître, pensa comme elle.

« Voyez, me disoit-il, notre métairie, faites-en la visite, et vous la trouverez remplie de tous les biens nécessaires : voyez nos jardins, nos champs, nos prés, nos troupeaux, et dites s'il peut nous manquer quelque chose; voyez nos meubles, ne sont-ils pas commodes? Notre table n'est-elle pas saine et abondante? Si nous avions plus de richesses, nous ne ferions plus avec le même inté-

rêt ce que nous faisons aujourd'hui; le goût du travail seroit moins vif en nous; l'ennui prendroit la place de nos occupations champêtres; sans fatigue, sans devoirs, sans fonctions, toujours amusés, nous serions bientôt dégoûtés de ce qui nous amuse; si nous pouvions nous passer de nos moissons et de nos troupeaux, nous serions moins touchés de l'espérance d'avoir de bonnes moissons et de belles laines; nous ne saurions plus jouir de cette espérance : nos champs, presque inutiles, ou seulement utiles à notre superflu, seroient moins précieux pour nous; nous verrions la campagne avec indifférence; et que sait-on si les autres enthousiasmes, qui font les délices de nos cœurs, ne s'éteindroient pas avec celui que nous inspire la nature? Si notre âme perdoit de son activité (et la vie oisive lui en ôte toujours), notre amour s'affoibliroit peut-être. Tous nos sentimens nous rendent heureux; ils sont assortis à notre état, ils tiennent les uns aux autres; notre bonheur tient à un système bien combiné, et auquel il ne faut rien changer. »

Je fis de nouveaux efforts, et je ne pus obtenir de mes vertueux parens qu'ils rentrassent dans les biens qu'ils m'avoient cédés; mais j'obtins d'eux qu'ils m'aimeroient, qu'ils me donneroient de leurs

nouvelles, et qu'ils me permettroient de passer tous les ans quelques jours dans leur métairie. Je me séparai, non sans répandre des larmes, de ce couple si aimable et si éclairé. Je fus convaincu qu'il y a du bonheur et de la raison sur la terre. Puisse cette réflexion me conduire à être heureux et raisonnable! Quoi qu'il en soit, l'habitation que j'ai dans le voisinage de mes parens m'est devenue chère; je me flatte bien d'y aller souvent, et je m'y fixerai peut-être; je l'ai fait rebâtir. Quant aux biens que Sara m'a donnés, je n'en ferai aucun usage pour moi; j'en répandrai les revenus sur nos parens les plus pauvres; et les fonds retourneront un jour aux enfans de Philips et de Sara.

ZIMÉO

Les affaires de mon commerce m'avoient conduit à la Jamaïque ; la température de ce climat brûlant et humide avoit altéré ma santé, et je m'étois retiré dans une maison située au penchant des montagnes, vers le centre de l'île; l'air y étoit plus frais et le terrain plus sec qu'aux environs de la ville; plusieurs ruisseaux serpentoient autour de la montagne, qui étoit revêtue de la plus belle verdure; ces ruisseaux alloient se rendre à la mer, après avoir parcouru des prairies émaillées de fleurs, et des plaines immenses couvertes d'orangers, de cannes à sucre, de caffiers et d'une multitude d'habitations.

La jolie maison que j'occupois appartenoit à mon ami Paul Wilmouth, de Philadelphie; il étoit,

comme moi, né dans l'église primitive; nous avions à peu près la même manière de penser; sa famille, composée d'une femme vertueuse et de trois jeunes enfans, ajoutoit encore au plaisir que j'avois de vivre avec lui.

Lorsque mes forces me permirent quelque exercice, je parcourois les campagnes, où je voyois une nature nouvelle et des beautés qu'on ignore en Angleterre et en Pensylvanie; j'allois visiter les habitations, j'étois charmé de leur opulence; les hôtes m'en faisoient les honneurs avec empressement; mais je remarquois je ne sais quoi de dur et de féroce dans leur physionomie et dans leurs discours; leur politesse n'avoit rien de la bonté; je les voyois entourés d'esclaves qu'ils traitoient avec barbarie. Je m'informois de la manière dont ces esclaves étoient nourris, du travail qui leur étoit imposé, et je frémissois des excès de cruauté que l'avarice peut imposer aux hommes.

Je revenois chez mon ami l'âme abattue de tristesse; mais j'y reprenois bientôt la joie : là, sur les visages noirs, sur les visages blancs, je voyois le calme et la sérénité.

Wilmouth n'exigeoit de ses esclaves qu'un travail modéré; ils travailloient pour leur compte deux jours de chaque semaine; on abandonnoit à

chacun d'eux un terrain qu'il cultivoit à son gré, et dont il pouvoit vendre les productions. Un esclave qui pendant dix années se conduisoit en homme de bien étoit sûr de sa liberté. Ces affranchis restoient attachés à mon ami; leur exemple donnoit de l'espérance aux autres, et leur inspiroit des mœurs.

Je voyois les nègres distribués en petites familles où régnoit la concorde et la gaieté; ces familles étoient unies entr'elles; tous les soirs, en rentrant à l'habitation, j'entendois des chants, des instrumens, je voyois des danses; il y avoit rarement des maladies parmi ces esclaves, peu de paresse, point de vol, ni suicide, ni complots, ni aucun de ces crimes que fait commettre le désespoir, et qui ruinent quelquefois nos colonies.

Il y avoit trois mois que j'étois à la Jamaïque, lorsqu'un nègre du Benin, connu sous le nom de John, fit révolter les nègres de deux riches habitations, en massacra les maîtres, et se retira dans la montagne. Vous savez que cette montagne est au centre de l'île, qu'elle est presque inaccessible, et qu'elle environne des vallées fécondes, où des nègres révoltés se sont autrefois établis; on les appelle nègres marrons : depuis longtemps ils ne nous font plus la guerre ; seulement, lorsqu'il déserte quel-

ques esclaves, ces nègres font des courses pour venger les déserteurs des mauvais traitemens qu'ils ont reçus. On apprit bientôt que John avoit été choisi pour chef des nègres marrons, et qu'il étoit sorti des vallées avec un corps considérable; l'alarme fut aussitôt répandue dans la colonie ; on fit avancer des troupes vers la montagne, et on distribua des soldats dans les habitations qu'on pouvoit défendre.

Wilmouth entra un jour dans ma chambre un moment avant le lever du soleil. « Le Ciel, dit-il, punit l'homme injuste, et voici peut-être le jour où l'innocent sera vengé : les nègres marrons ont surpris nos postes, ils ont taillé en pièces les troupes qui les défendoient, ils sont déjà dispersés dans la plaine; on attend des secours de la ville; on enchaîne partout les esclaves, et moi, je vais armer les miens. »

Nous allâmes rassembler nos nègres, et nous leur portâmes des épées et quelques fusils. « Mes amis, leur dit Wilmouth, voilà des armes; si j'ai été pour vous un maître dur, donnez-moi la mort, je l'ai méritée; si je n'ai été pour vous qu'un bon père, venez défendre avec moi ma femme et mes enfans. »

Les nègres jetèrent de grands cris; ils jurèrent,

en montrant le ciel et mettant ensuite la main sur la terre, qu'ils périroient tous pour nous défendre : il y en eut qui se donnèrent de grands coups de couteau dans les chairs, pour nous prouver combien il leur en coûtoit peu de répandre leur sang pour nous; d'autres alloient embrasser les enfans de Wilmouth.

Comme John étoit maître de la plaine, il étoit impossible de se retirer à la ville; il falloit nous défendre dans notre habitation : je proposai aux nègres de retrancher un magasin qui étoit à quatre cents pas de la maison; ce magasin devoit être une forteresse contre des ennemis sans artillerie. Les nègres y travaillèrent sur-le-champ, et, grâce à leur zèle, l'ouvrage fut bientôt achevé.

Parmi les esclaves de Wilmouth, il y avoit un nègre nommé Francisque ; je l'avois trouvé abandonné sur le rivage d'une colonie espagnole : on venoit de lui couper la jambe; une jeune négresse étanchoit son sang, et pleuroit de l'inutilité de ses soins. Elle avoit auprès d'elle un enfant de quelques jours. Je fis porter le nègre sur mon vaisseau; la négresse me conjuroit de ne la point séparer de lui et de la recevoir avec son enfant; j'y consentis. J'appris qu'ils étoient esclaves d'un Espagnol qui avoit fait à la jeune

Marien (c'est le nom de la belle négresse) quelques propositions mal reçues, et dont Francisque avoit voulu lui faire honte. L'Espagnol se vengea; il prétendit que ces deux esclaves étoient chrétiens, parce qu'on leur avoit donné, selon l'usage des colonies, des noms chrétiens. Il avoit surpris le nègre dans quelques pratiques religieuses en usage au Benin; il le fit cruellement mutiler, et se vanta de lui avoir fait grâce. J'allài trouver cet homme barbare, je lui proposai de me vendre ces malheureux; il fit d'abord quelque difficulté; mais la somme que je lui offrois le rendit bientôt facile. J'emmenai ces esclaves, et je les donnai à Wilmouth. Marien étoit devenue l'amie de sa femme, et Francisque, par son esprit, ses connoissances dans l'agriculture et ses mœurs, avoit mérité la confiance de Wilmouth et l'estime de tout le monde.

Il vint nous trouver à l'entrée de la nuit. « Le chef des noirs, nous dit-il, est né au Benin; il adore le grand Orissa, le maître de la vie et le père des hommes; il doit avoir de la justice et de la bonté : il vient punir les ennemis des enfans d'Orissa; mais vous, dit-il en regardant Wilmouth et moi, vous qui les avez consolés dans leur misère, il saura vous respecter : envoyez vers cet

homme un des adorateurs d'Orissa, un de nos frères du Benin; Wilmouth! qu'il aille dire aux guerriers de quels alimens tu nourris tes esclaves, qu'il leur conte ton amitié pour nous, la paix où nous vivons, nos plaisirs et nos fêtes; tu verras ces guerriers tirer leurs fusils à la terre et jeter leurs zagaies à tes pieds. »

Nous suivîmes le conseil de Francisque : on dépêcha un jeune nègre vers le chef des noirs, et, en attendant son retour, mon ami et moi, nous nous endormîmes d'un sommeil tranquille; nos esclaves veilloient autour de nous.

Le jour commençoit à paroître, lorsque je fus éveillé par des cris et un bruit de mousqueterie qui partoit de la plaine, et de moment en moment sembloit s'approcher : j'ouvris ma fenêtre. J'ai dit que la maison de Wilmouth étoit située au penchant de la montagne, et que la vue s'étendoit sur une plaine immense coupée de ruisseaux, couverte de jolies maisons et de toutes les richesses que peut donner une terre féconde et bien cultivée. Le plus grand nombre des maisons étoient en feu; deux ou trois cents tourbillons d'une flamme rouge et sombre s'élevoient de la plaine jusqu'au sommet des montagnes; la flamme étoit arrêtée à cette hauteur par un nuage long et noir, formé des dou-

ces vapeurs du matin et de la fumée des maisons incendiées. Mes regards, en passant au-dessous de ce nuage, découvroient la mer étincelante des premiers rayons du soleil : ces rayons éclairoient les fleurs et la belle verdure de ces riches contrées; ils doroient le sommet des montagnes et le faîte des maisons que l'incendie avoit épargnées. Je voyois dans quelques parties de la plaine des animaux paître avec sécurité; dans d'autres parties, les hommes et les animaux fuyoient à travers la campagne : des nègres furieux poursuivoient le sabre à la main mes infortunés concitoyens; on les massacroit au pied des orangers, des cafiers, des canneliers en fleur. J'entendois autour de notre habitation les ruisseaux murmurer et les oiseaux chanter; le bruit de la mousqueterie, les cris des blancs égorgés et des nègres acharnés au carnage arrivoient de la plaine jusqu'à moi; cette campagne opulente et désolée, ces riches présens de la terre et ces ravages de la vengeance, ces beautés tranquilles de la nature et ces cris du désespoir ou de la fureur, me jetèrent dans des pensées mélancoliques et profondes; un sentiment mêlé de reconnoissance pour le grand Être et de pitié pour les hommes me fit verser des larmes.

Je sortis de la maison avec mon ami; nous en-

voyâmes les femmes et les vieillards dans le magasin retranché, et nous descendîmes auprès d'un bois de cèdres qui nous déroboit la vue d'une partie de ces scènes d'horreur.

Nous revîmes bientôt le jeune nègre que nous avions envoyé chez les ennemis; il étoit à la tête de quatre nègres armés; ses cris, ses gestes, ses sauts, nous annoncèrent de loin qu'il nous apportoit de bonnes nouvelles. « O mon maître, dit-il à Wilmouth, le chef des noirs est ton ami; voilà ses plus chers serviteurs qu'il t'envoie, il viendra bientôt lui-même. »

Nous apprîmes que John égorgeoit sans pitié les hommes, les femmes et les enfans, dans les habitations où les nègres avoient reçu de mauvais traitemens; que, dans les autres, il se contentoit de donner la liberté aux esclaves; mais qu'il mettoit le feu à toutes les maisons dont les maîtres s'étoient éloignés.

Nous apprîmes en même temps que le gouverneur se disposoit à faire sortir un nouveau corps de troupes, que tous les colons qui avoient eu le temps de se retirer s'étoient armés avec quelques nègres qui leur restoient fidèles, et que ces forces ne tarderoient pas à fondre sur John. Nous vîmes ces nègres marrons, chargés de butin, diriger leur re-

traite vers la montagne; ils prirent leur route assez près de notre maison : une trentaine d'hommes se détacha de cette petite armée, et s'avança vers nous; le terrible John étoit à leur tête.

John, ou plutôt Ziméo, car les nègres marrons quittent d'abord ces noms européens qu'on donne aux esclaves qui arrivent dans les colonies, Ziméo étoit un jeune homme de vingt-deux ans : les statues de l'Apollon et de l'Antinoüs n'ont pas des traits plus réguliers et de plus belles proportions. Je fus frappé surtout de son air de grandeur. Je n'ai jamais vu d'homme qui me parût comme lui né pour commander aux autres : il étoit encore animé de la chaleur du combat; mais, en nous abordant, ses yeux exprimoient la bienveillance et la bonté; des sentimens opposés se peignoient tour à tour sur son visage : il étoit presque dans le même moment triste et gai, furieux et tendre. « J'ai vengé ma race et moi, dit-il; hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo; n'ayez point horreur du sang qui me couvre, c'est celui du méchant; c'est pour épouvanter le méchant que je ne donne point de bornes à ma vengeance. Qu'ils viennent de la ville, vos tigres, qu'ils viennent, et ils verront ceux qui leur ressemblent pendus aux

arbres et entourés de leurs femmes et de leurs enfans massacrés : hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo... Le mal qu'il veut vous faire est juste. » Il se tourna vers nos esclaves et leur dit : « Choisissez de me suivre dans la montagne, ou de rester avec vos maîtres. »

A ces mots, nos esclaves entourèrent Ziméo, et lui parlèrent tous à la fois : tous lui vantoient les bontés de Wilmouth et leur bonheur; ils vouloient conduire Ziméo à leurs cabanes et lui faire voir combien elles étoient saines et pourvues de commodités; ils lui montroient l'argent qu'ils avoient acquis. Les affranchis venoient se vanter de leur liberté; ils tomboient ensuite à nos pieds, et sembloient fiers de nous baiser les pieds en présence de Ziméo. Tous ces nègres juroient qu'ils perdroient la vie plutôt que de se séparer de nous; tous avoient les larmes aux yeux et parloient d'une voix entrecoupée; tous sembloient craindre de ne pas exprimer avec assez de force les sentimens de leur amour et de leur reconnoissance.

Ziméo étoit attendri, agité, hors de lui-même; ses yeux étoient humides, il respiroit avec peine; il regardoit tour à tour le ciel, nos esclaves et nous. « O grand Orissa, Dieu des noirs et des

blancs! Toi qui as fait les âmes, vois ces hommes reconnoissans, ces vrais hommes, et punis les barbares qui nous méprisent et qui nous traitent comme nous ne traitons pas les animaux que tu as créés pour les blancs et pour nous. »

Après cette exclamation, Ziméo tendit la main à Wilmouth et à moi. « J'aimerai deux blancs, dit-il, oui, j'aimerai deux blancs. Mon sort est entre vos mains; toutes les richesses que je viens d'enlever seront employées à payer un service que je demande. »

Nous l'assurâmes que nous étions disposés à lui rendre, sans intérêt, tous les services qui dépendoient de nous. Nous l'invitâmes à se reposer; nous lui offrîmes des rafraîchissemens. J'envoyai dire à Francisque d'envoyer du magasin des présens et des vivres aux nègres qui accompagnoient Ziméo. Ce chef accepta nos offres de fort bonne grâce; seulement il ne voulut pas entrer dans la maison; il s'étendit sur une natte à l'ombre des mangliers qui formoient un cabinet de verdure auprès de notre habitation. Nos nègres se tenoient à quelque distance de nous, et regardoient Ziméo avec des sentimens de curiosité et d'admiration.

« Mes amis, nous dit-il, le grand Orissa sait que Ziméo n'est point né cruel; mais les blancs

m'ont séparé des idoles de mon cœur, du sage Matomba qui élevoit ma jeunesse, et de la jeune beauté que j'associois à ma vie. Mes amis, les outrages et les malheurs ne m'ont point abattu, j'ai toujours senti mon cœur. Vos hommes blancs n'ont qu'une demi-âme; ils ne savent ni aimer ni haïr, ils n'ont de passion que pour l'or; nous les avons toutes, et toutes sont extrêmes. Des âmes de la nature des nôtres ne peuvent s'éteindre dans les disgrâces; mais la haine y devient de la rage. Le nègre, né pour aimer, quand il est forcé de haïr, devient un tigre, un léopard, et je le suis devenu. Je me vois le chef d'un peuple, je suis riche, et je passe mes jours dans la douleur : je regrette ceux que j'ai perdus; je les vois des yeux de la pensée; je les entretiens et je pleure. Mais, après avoir versé des larmes, souvent je me sens un besoin de répandre du sang, d'entendre les cris des blancs égorgés. Eh bien, je viens de le satisfaire, cet affreux besoin; et ce sang, ces cris, aigrissent encore mon désespoir... Hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo. Vous pouvez lui trouver un vaisseau, vous pouvez le conduire; ils ne sont pas loin de cette île ceux qui sont nécessaires à mon cœur. »

Dans ce moment deux des plus jeunes esclaves

de Wilmouth se prosternèrent devant Ziméo. « Ah ! s'écria-t-il, vous êtes du Benin, et vous m'avez connu ? — Oui, dit le plus jeune des deux esclaves, nous sommes nés les sujets du puissant Damel[1], ton père ; celui-ci t'a vu à sa cour, et moi j'ai vu ta jeunesse au village d'Onébo. Des perfides nous ont enlevés à nos parens, mais Wilmouth est notre père. » Le nègre avoit à peine prononcé ces mots qu'il sortit avec précipitation ; Ziméo fit un geste pour l'arrêter, et se pencha sur l'autre nègre qui restoit auprès de lui, et qu'il regardoit avec attendrissement ; il sembloit porter des yeux plus satisfaits sur les campagnes de la Jamaïque et en respirer l'air avec plaisir depuis qu'il lui étoit commun avec plusieurs nègres du Benin. Il nous dit, après un moment de silence : « Écoutez, hommes de paix, le malheureux Ziméo ; il n'espère qu'en vous, et il mérite votre pitié ; écoutez ses cruelles aventures.

« Le grand Damel, dont je suis l'héritier, m'avoit envoyé, selon l'ancien usage du Benin, chez les laboureurs d'Onébo, qui devoient finir mon éducation ; elle fut confiée à Matomba, le plus

1. C'est le nom qu'on donne aux souverains d'une partie de l'Afrique.

sage d'entre eux, le plus sage des hommes : il avoit été longtemps un de nos plus illustres Kabashirs [1] ; dans le conseil de mon père il avoit souvent empêché le mal et fait faire le bien : il s'étoit retiré, jeune encore, dans ce village, où s'élèvent depuis des siècles les héritiers de l'empire. Là, Matomba jouissoit de la terre, du ciel et de sa conscience. Les querelles, la paresse, le mensonge, les devins, les prêtres, la dureté de cœur, n'entrent point dans le village d'Onébo. Les jeunes princes ne peuvent y voir que de bons exemples. Le sage Matomba m'y faisoit perdre les sentimens d'orgueil et d'indolence que m'avoient inspirés mes nourrices et la cour; je travaillois à la terre comme les serviteurs de mon maître, et comme lui-même. On m'instruisoit des détails de l'agriculture, qui fait toutes nos richesses. On me montroit la nécessité d'être juste, imposée à tous les hommes, pour qu'ils pussent élever leurs enfans et cultiver leurs champs en paix. On me montroit que les princes entre eux étoient dans la situation des laboureurs d'Onébo, qu'il falloit qu'ils fussent justes les uns envers les autres, afin que leurs peuples et eux-mêmes pussent vivre contens.

---

1. Espèce de nobles.

« Mon maître avoit une fille, la jeune Ellaroé; je l'aimai, et j'appris bientôt que j'étois aimé. Nous conservions, l'un et l'autre, la plus grande innocence; mais je ne voyois qu'elle dans la nature, elle n'y voyoit que moi, et nous étions heureux. Ses parens faisoient un usage utile de la passion que nous avions l'un pour l'autre : je faisois tout ce que me demandoit Matomba, dans l'espérance de me rendre plus digne d'Ellaroé; l'espérance de s'attacher mon cœur lui rendoit tout facile. Mes succès étoient en elle, ses succès étoient en moi. Il y avoit cinq ans que je vivois dans ces délices, et j'espérois obtenir de mon père la permission d'épouser Ellaroé. Tu sais que la première de nos femmes est notre véritable épouse; les autres ne sont que ses domestiques et les objets de notre amusement : j'aimois à penser qu'Ellaroé seroit ma compagne sur le trône et dans tous les âges; j'aimois à étendre ma passion sur tout l'espace de ma vie.

« J'attendois la réponse du Damel, lorsqu'on vit arriver dans Onébo deux marchands portugais; ils nous vendoient des instrumens de labourage, des ustensiles domestiques, et quelques-unes de ces bagatelles qui servent à la parure des femmes et des jeunes gens; nous leur donnions en échange

de l'ivoire et de la poudre d'or : ils vouloient acheter des esclaves; mais on ne vend au Benin que les criminels, et il ne s'en trouve pas dans le canton d'Onébo. Je m'instruisois avec eux des arts et des mœurs de l'Europe; je trouvois dans vos arts bien des superfluités et dans vos mœurs bien des contradictions. Vous savez quelle passion les noirs ont pour la musique et la danse. Les Portugais avoient plusieurs instrumens qui nous étoient inconnus, et tous les soirs ils nous jouoient des airs que nous trouvions délicieux; la jeunesse du village se rassembloit et dansoit autour d'eux, j'y dansois avec Ellaroé. Souvent les Portugais nous apportoient de leurs vaisseaux des vins, des liqueurs, des fruits, dont la saveur flattoit notre goût; ils recherchoient notre amitié, et nous les aimions sincèrement. Ils nous annoncèrent un jour qu'ils étoient obligés de retourner bientôt dans leur pays; cette nouvelle affligea tout le village, mais personne autant qu'Ellaroé. Ils nous apprirent en pleurant le jour de leur départ; ils nous dirent qu'ils s'éloigneroient de nous avec moins de douleur s'ils avoient pu nous donner une fête sur leurs vaisseaux; ils nous pressèrent de nous y rendre le lendemain, avec les jeunes gens les mieux faits et les plus belles filles du village.

Nous nous y rendîmes, conduits par Matomba et par quelques vieillards chargés de maintenir la décence.

« Onébo n'est qu'à cinq milles de la mer; nous étions sur le rivage une heure après le lever du soleil; nous vîmes deux vaisseaux l'un auprès de l'autre; ils étoient couverts de branches d'arbres, les voiles et les cordages étoient chargés de fleurs. Dès qu'ils nous aperçurent, ils firent entendre des chants et des instrumens; ce concert, cette pompe, nous annonçoient une fête agréable. Les Portugais vinrent au-devant de nous; ils partagèrent notre troupe, et nous montâmes à nombre égal sur les deux vaisseaux.

« Il en partit deux coups de canon : le concert cessa; nous fûmes chargés de fers, et les vaisseaux mirent à la voile. »

Ziméo s'arrêta dans cet endroit de son récit, et, reprenant la parole : « Oui, mes amis, ces hommes à qui nous avions prodigué nos richesses et notre confiance nous enlevoient pour nous vendre avec les criminels qu'ils avoient achetés au Benin. Je sentis à la fois le malheur d'Ellaroé, celui de Matomba et le mien : j'accablai les Portugais de reproches et de menaces, je mordois ma chaîne, je voulois mourir; mais un regard d'Ellaroé m'en

ôtoit le dessein : les monstres du moins ne nous avoient pas séparés; mais Matomba étoit sur l'autre vaisseau.

« Trois de nos jeunes gens et une jeune fille se donnèrent la mort : j'exhortois Ellaroé à les imiter; mais le plaisir d'aimer et d'être aimée l'attachoit à la vie. Les Portugais nous firent entendre qu'ils nous destinoient un sort aussi heureux que celui dont nous avions joui. Elle espéra du moins que nous resterions unis, et qu'elle retrouveroit son père. Après avoir pleuré pendant quelques jours la perte de notre liberté, le plaisir d'être presque toujours ensemble fit cesser les larmes d Ellaroé, et adoucit mon désespoir.

« Dans le peu de momens que nous n'étions point gênés par la présence de nos bourreaux, Ellaroé me pressoit dans ses bras, et me disoit : « O « mon ami, appuyons-nous fortement l'un à « l'autre, et nous résisterons à tout; contente de « toi, de quoi ai-je à me plaindre? Eh! quel « genre de bonheur voudrois-tu acheter aux dé- « pens de celui dont nous jouissons? » Ces paroles me rendoient une force extraordinaire; je n'avois plus qu'une crainte, celle d'être séparé d'Ellaroé.

« Il y avoit plus d'un mois que nous étions en mer, les vents étoient foibles, et notre course étoit

lente; enfin, les vents nous manquèrent absolument. Depuis quelques jours, les Portugais ne nous donnoient de vivres que ce qu'il en falloit pour nous empêcher de mourir.

« Deux nègres déterminés à la mort s'étoient refusé toute espèce de nourriture, et ils nous faisoient passer en secret le pain et les dattes qu'on leur donnoit : je les cachois avec soin dans l'intention de les employer à conserver les jours d'Ellaroé.

« Le calme continuoit : les mers sans vagues, sans ondes, sans flots, présentoient une surface immense et immobile où notre vaisseau sembloit attaché. L'air étoit aussi tranquille que les eaux. Le soleil et les étoiles, dans leur marche paisible et rapide, n'interrompoient pas ce profond repos qui régnoit dans le ciel et sur les mers. Nous portions sans cesse les yeux sur cet espace uniforme et sans rives, terminé par la voûte du ciel, qui sembloit nous enfermer dans un vaste tombeau. Quelquefois nous prenions les ondulations de la lumière pour un mouvement des eaux; mais cette erreur étoit de courte durée. Quelquefois, en nous promenant sur le tillac, nous prenions pour du vent l'agitation que nous imprimions à l'air; mais à peine avions-nous suspendu nos pas que nous

nous retrouvions environnés du calme universel.

« Bientôt nos tyrans réservèrent pour eux le peu qui restoit de vivres, et ordonnèrent qu'une partie des noirs seroit la pâture de l'autre.

« Je ne puis vous dire si cette loi si digne des hommes de votre race me fit plus d'horreur que la manière dont elle fut reçue. Je lisois sur tous les visages une joie avide, une terreur sombre, une espérance barbare; je les voyois, ces malheureux compagnons d'un même esclavage, s'observer avec une attention vorace et des yeux de tigres.

« Les premières victimes furent choisies dans le nombre de ceux que la faim avoit le plus accablés : c'étoit deux jeunes filles du village d'Onébo. J'entends encore les cris de ces infortunées; je vois encore les larmes couler sur les visages de leurs compagnes affamées qui les dévoroient.

« Les foibles provisions que j'avois dérobées aux regards de nos tyrans avoient soutenu les forces d'Ellaroé et les miennes; nous étions sûrs de n'être point choisis pour être immolés; j'avois encore des dattes, et nous jetions à la mer, sans qu'on s'en aperçût, les portions horribles qu'on nous présentoit.

« Le lendemain de ce jour affreux où nos compagnons commencèrent à se dévorer, au moment

où le disque du soleil étoit encore à moitié dans le ciel et dans la mer, nous eûmes un peu d'espérance : il s'éleva une brume légère qui devoit former des nuages et nous donner du vent; mais la brume se dissipa, et le ciel conserva sa tranquille et funeste sérénité.

« L'espérance avoit d'abord ranimé les noirs et les blancs; on avoit vu pendant un moment le vaisseau dans le tumulte d'une joie désordonnée. Mais, lorsque la brume fut retombée, il régna parmi nous un morne désespoir; le découragement avoit saisi nos tyrans mêmes; ils n'avoient plus assez de force pour avoir des soins, ils nous observoient moins, ils nous gênoient peu, et le soir, au moment de la retraite, on me laissa sur le tillac avec Ellaroé. Nous y restions seuls, et, dès qu'elle s'en aperçut, elle me pressa dans ses bras, je la pressai dans les miens; ses yeux n'avoient jamais eu une expression si vive et si tendre. Je n'avois point encore éprouvé auprès d'elle l'ardeur, le trouble, les palpitations que j'éprouvois en ce moment; nous restâmes longtemps sans nous parler, et serrés dans les bras l'un de l'autre. « O toi que j'avois choisie pour être ma com-« pagne sur le trône, tu seras du moins ma com-« pagne jusqu'à la mort. — Ah! Ziméo, me ré-

« pondit-elle, peut-être que le grand Orissa nous « conservera la vie, et je serai ton épouse. — « Ellaroé, lui dis-je, si ces monstres ne nous « avoient pas enlevés, le Damel t'auroit choisie « pour mon épouse, comme ton père m'avoit « choisi pour ton époux. — Il est vrai, dit-elle. « — O ma chère Ellaroé, dépendons-nous encore « des lois du Damel, et attendrons-nous ses or- « dres, que nous ne pouvons recevoir? Non, non, « loin de nos parens, arrachés à notre patrie, « nous ne devons obéir qu'à nos cœurs. — O « Ziméo! s'écria-t-elle en couvrant mon visage « de ses larmes. — Ellaroé, lui dis-je, tu pleures « dans ce moment, tu n'aimes pas assez. — Ah! « me dit-elle, vois à la clarté de la lune cette mer « qui ne change plus, jette les yeux sur les voiles « du vaisseau; vois comme elles sont sans mou- « vement; vois sur le tillac les traces du sang de « mes deux amies; vois le peu qui nous reste de « ces dattes : eh bien! Ziméo, sois mon époux, et « je suis contente. »

« En me disant ces mots, elle redoubla ses baisers. Nous jurâmes, en présence du grand Orissa, d'être unis, quelle que fût notre destinée, et nous nous abandonnâmes à mille plaisirs dont nous n'avions pas encore l'expérience. Ils nous firent

oublier l'esclavage, la mort présente, la perte d'un empire, l'espoir de la vengeance, tout; nous ne sentîmes plus que les délices de l'amour. Après nous en être enivrés, nous nous retrouvâmes sans illusions sur notre état; nous revîmes la vérité, à mesure que nos sens redevenoient tranquilles : notre âme étoit accablée; abattus à côté l'un de l'autre, le calme dans lequel nous étions tombés étoit triste et profond comme celui de la nature.

« Je fus tiré de cet accablement par un cri d'Ellaroé; je la regardai, ses yeux étinceloient de joie; elle me montra les voiles et les cordages qui étoient agités; nous sentîmes le mouvement des mers; il s'élevoit un vent frais qui porta les deux vaisseaux en trois jours à Porto-Bello.

« Je revis Matomba, il me baigna de ses larmes; il revit sa fille, il approuva notre mariage. Le croiriez-vous, mes amis? le plaisir de me réunir à Matomba, le plaisir d'être l'époux d'Ellaroé, les charmes de son amour, la joie de la voir échappée à de si cruels dangers, suspendirent en moi le sentiment de tous les maux; j'étois prêt à aimer mon esclavage : Ellaroé étoit heureuse, et son père sembloit se consoler. Oui, j'aurois pardonné peut-être aux monstres qui nous avoient trahis; mais Ellaroé et son père furent vendus à un habi-

tant de Porto-Bello, et je le fus à un homme de votre nation qui portoit des esclaves dans les Antilles.

« Voilà le moment qui m'a changé, qui m'a donné cette passion pour la vengeance, cette soif de sang qui me fait frémir moi-même, lorsque je reviens à m'occuper d'Ellaroé, dont la seule image adoucit encore mes pensées.

« Dès que notre sort fut décidé, mon épouse et son père se jetèrent aux pieds des monstres qui nous séparoient, je m'y précipitai moi-même : honte inutile! on ne daigna pas nous entendre. Au moment où on voulut m'entraîner, mon épouse, les yeux égarés, les bras étendus et jetant des cris affreux, je les entends encore, mon épouse s'élança vers moi : je me dérobai à mes bourreaux, je reçus Ellaroé dans mes bras qui l'entourèrent; elle m'entoura des siens, et, sans raisonner, par un mouvement machinal, chacun de nous, entrelaçant ses doigts et serrant ses mains, formoit une chaîne autour de l'autre; plusieurs mains cruelles firent de vains efforts pour nous détacher. Je sentis que ces efforts ne seroient pas longtemps inutiles. J'étois déterminé à m'ôter la vie; mais comment laisser dans cet horrible monde ma chère Ellaroé? J'allois la perdre, je craignois

tout, je n'espérois rien, toutes mes pensées étoient barbares; les larmes inondoient mon visage; il ne sortoit de ma bouche que des hurlemens sourds, semblables au rugissement d'un lion fatigué du combat; mes mains, se détachant du corps d'Ellaroé, se portèrent à son col... O grand Orissa!... Les blancs enlevèrent mon épouse à mes mains furieuses, elle jeta un cri de douleur au moment où l'on nous désunit; je la vis porter ses mains à son col pour achever mon dessein funeste; on l'arrêta : elle me regardoit; ses yeux, tout son visage, son attitude, les sons inarticulés qui sortoient de sa bouche, exprimoient les regrets et l'amour.

« On m'emporta dans le vaisseau de votre nation : j'y fus garrotté et placé de manière que je ne pus attenter à ma vie; mais on ne pouvoit me forcer à prendre de la nourriture. Mes nouveaux tyrans employèrent d'abord les menaces; bientôt ils me firent souffrir des tourmens que des blancs seuls peuvent inventer; je résistois à tout.

« Un nègre né au Benin, esclave depuis deux ans de mes nouveaux maîtres, eut pitié de moi; il me dit que nous allions à la Jamaïque, et que dans cette île on pouvoit aisément recouvrer la liberté; il me parla des nègres marrons et de la république qu'ils avoient formée au centre de

l'île; il me dit que ces nègres montoient quelquefois des vaisseaux anglois, pour faire des courses dans les îles espagnoles; il me fit entendre qu'on pouvoit délivrer Ellaroé et son père. Il réveilla dans mon cœur les idées de vengeance et les espérances de l'amour; je consentis de vivre, vous voyez pourquoi. Je me suis déjà vengé; mais il me faut retrouver les idoles de mon cœur : il le faut, ou je renonce à vivre. Mes amis, prenez toutes mes richesses et équipez un vaisseau... »

Ziméo fut interrompu par l'arrivée de Francisque, qui s'avançoit soutenu par ce jeune nègre qui le premier avoit reconnu son prince. Dès que Ziméo les aperçut, il s'écria : « O mon père! O Matomba! » Il s'élança vers lui en prononçant à peine le nom d'Ellaroé. « Elle vit, et te pleure, dit Matomba, elle est ici. Voilà, dit-il en me montrant, celui qui nous a sauvés. » Ziméo embrassoit tour à tour Matomba, Wilmouth et moi, en répétant avec vitesse et une sorte d'égarement : « Conduis-moi,... conduis-moi... » Nous allions prendre le chemin de la petite forteresse où nos femmes étoient renfermées; mais nous vîmes Marien, ou plutôt Ellaroé, descendre et voler vers nous. Le même nègre qui avoit rencontré Matomba étoit allé la chercher.

Elle arrivoit tremblante, le visage baigné de larmes, élevant les mains et les yeux vers le ciel et répétant d'une voix étouffée : « Ziméo, Ziméo ! » Elle avoit remis son enfant entre les mains du nègre du Benin; après avoir embrassé son époux, elle lui présenta le jeune enfant. « Ziméo, voilà ton fils, c'est pour lui que Matomba et moi nous avons supporté la vie. » Ziméo prit l'enfant, le baisoit avec transport, et s'écrioit : « Il ne sera pas l'esclave des blancs, le fils qu'Ellaroé m'a donné. — Sans lui, sans lui, disoit Ellaroé, je serois sortie de ce monde où je ne rencontrois plus celui que cherchoit mon cœur. » Les discours les plus tendres étoient suivis des plus douces caresses; ils les suspendoient pour caresser leur enfant, ils se le présentoient l'un à l'autre. Bientôt ils ne furent plus occupés que de nous et de leur reconnoissance. Je n'ai jamais vu d'homme, même de nègre, exprimer si vivement et si bien ce sentiment aimable.

On vint donner avis à Ziméo que les troupes angloises étoient en marche : il fit sa retraite en bon ordre. Ellaroé et Matomba fondoient en larmes en nous quittant; ils vouloient porter toute leur vie le nom de nos esclaves, ils nous conjuroient de les suivre dans la montagne : nous leur

promîmes de les aller voir aussitôt que la paix seroit conclue entre les nègres marrons et notre colonie. Je leur ai déjà tenu parole ; je me propose d'aller jouir encore des vertus, du grand sens et de l'amitié de Ziméo, de Matomba et d'Ellaroé.

J'ajouterai à ce récit quelques réflexions sur les nègres.

Mon séjour dans les Antilles et mes voyages en Afrique m'ont confirmé dans une opinion que j'avois depuis longtemps. C'est que les peuples d'Europe sont comme beaucoup d'hommes en place, qui commencent par être injustes et finissent par calomnier les victimes de leur injustice. Les négocians qui font la traite des nègres, les colons qui les tiennent dans l'esclavage, ont de trop grands torts avec eux pour nous en parler vrai.

La première de nos injustices est de donner aux Africains un caractère général. Ils ont la même couleur, ils ont beaucoup de sensibilité : voilà tout ce qu'ils ont de commun. Les nez écrasés mêmes et les grosses lèvres ne sont pas plus les attributs des noirs que des blancs. Il y a chez ceux-ci des Lapons, des Tartares, des Esquimaux, des Mogols, des Chinois, qui ont ces deux difformités.

Il y a chez les Africains des nations entières où la taille et le visage ont les plus belles proportions. Il n'est pas plus vrai que les nègres en général soient paresseux, fripons, menteurs, dissimulés; ces qualités sont de l'esclavage, et non de la nature.

Le vaste continent de l'Afrique est couvert d'une multitude de peuples. Les gouvernemens, les productions, les religions, qui varient dans ces contrées immenses, ont nécessairement varié les caractères. Ici vous rencontrerez des républicains qui ont la franchise, le courage, l'esprit de justice que donne la liberté. Là, vous verrez des nègres indépendans, qui vivent sans chefs et sans lois, aussi féroces et aussi sauvages que les Iroquois. Entrez dans l'intérieur des terres, ou même bornez-vous à parcourir les côtes, vous trouverez de grands empires, le despotisme des princes et celui des prêtres, le gouvernement féodal, des monarchies réglées, etc. Vous verrez partout des lois, des opinions, des points d'honneur différens; et, par conséquent, vous trouverez des nègres humains, des nègres barbares; des peuples guerriers, des peuples pusillanimes; de belles mœurs, des mœurs détestables; l'homme de la nature, l'homme perverti, et nulle part l'homme perfectionné.

Nous traitons les nègres d'imbéciles; il y en a

de tels, et ce sont des peuples isolés que leur situation ou leur religion séparent trop du reste des hommes; mais les peuples du Benin, du Congo, du Monomotapa, etc., ont de l'esprit, de la raison, et même des arts.

Tout cela est fort imparfait sans doute : leurs guiriots ne valent pas Horace ou Rousseau; leurs musiciens ne sont pas des Pergolèses, leurs peintres des Raphaëls, leurs orfèvres des Germains.

Mais songez-vous que ces peuples n'ont encore que très imparfaitement l'écriture? songez-vous qu'ils n'ont pas les modèles des anciens? Ils sont moins avancés que nous, j'en conviens; mais cela ne prouve pas qu'ils aient moins d'esprit.

Ils n'ont ni la boussole ni l'imprimerie; voilà les deux arts qui nous ont donné l'avantage sur presque tous les peuples du globe; et nous les devons au hasard. La boussole, en facilitant les voyages, nous fait partager les lumières de tous les lieux; et l'imprimerie nous a rendu propre l'esprit de tous les âges. C'est elle qui nous a fait retrouver les traces perdues des Grecs et des Romains, sans que nous ayons encore égalé ni les uns ni les autres.

Oui, ce sont les circonstances, et non pas la nature de l'espèce, qui ont décidé de la supério-

rité des blancs sur les nègres. Il y a quelque apparence que l'intérieur de l'Afrique n'est pas une terre aussi ancienne que l'Asie; de plus, il est séparé de l'Asie et même de l'Égypte par des déserts immenses; les peuples qui l'habitent, sans communication avec les peuples anciennement policés, n'ont eu que leurs seules lumières et trop peu de temps pour se perfectionner; tandis que les Égyptiens ont formé les Grecs et peut-être les Étrusques; que ceux-ci et les Grecs ont formé les Romains, et que tous ensemble ont éclairé le reste de l'Europe.

Observez encore que les nègres habitent un pays où la nature est prodigue, et qu'il leur faut peu d'industrie pour satisfaire à leurs besoins; d'ailleurs il ne faut ni esprit ni invention pour se garantir des inconvéniens de la chaleur; et il en faut beaucoup pour se garantir des inconvéniens du froid. Par conséquent, on exerce moins son esprit sous l'Équateur qu'en deçà du Tropique; et la raison doit faire des progrès moins rapides chez les peuples du Midi qu'elle n'en fait chez les peuples du Nord.

Malgré les avantages des circonstances, qu'étions-nous il y a quatre cents ans? L'Europe, si vous en exceptez Venise et Florence, ne valoit

peut-être pas le Congo et le Benin. J'ai voyagé, et je sais l'histoire. Oui, les grands peuples chez les nègres sont à peu près ce que nous avons été depuis le IXe jusqu'au XIVe siècle. Les mêmes opinions absurdes, les épreuves, les sortilèges, les droits féodaux, des lois atroces, des arts grossiers, étoient alors chez nos ancêtres, et sont aujourd'hui chez les Africains.

Portons-leur nos découvertes et nos lumières; dans quelques siècles ils y ajouteront peut-être, et le genre humain y aura gagné. N'y aura-t-il jamais de prince qui fonde des colonies avec des vues aussi grandes? N'enverrons-nous jamais des apôtres de la raison et des arts? Serons-nous toujours conduits par un esprit mercantile et barbare, par une avarice insensée qui désole les deux tiers du globe pour donner au reste quelques superfluités?

O peuples d'Europe! les principes du droit naturel seront-ils toujours sans force parmi vous? Vos Grecs, vos Romains, ne les ont pas connus. Avant le *Gouvernement civil* de Locke, le livre de Burlamaqui et l'*Esprit des lois*, vous les ignoriez encore; que dis-je? dans ces livres mêmes sont-ils assez nettement posés sur la base de l'intérêt commun à toutes les nations et à tous les hommes? Les Hobbes, les Machiavel et autres n'ont-ils

pas encore des partisans? Dans quel pays de l'Europe les lois constitutives, criminelles, ecclésiastiques et civiles, sont-elles conformes à l'intérêt général et particulier?

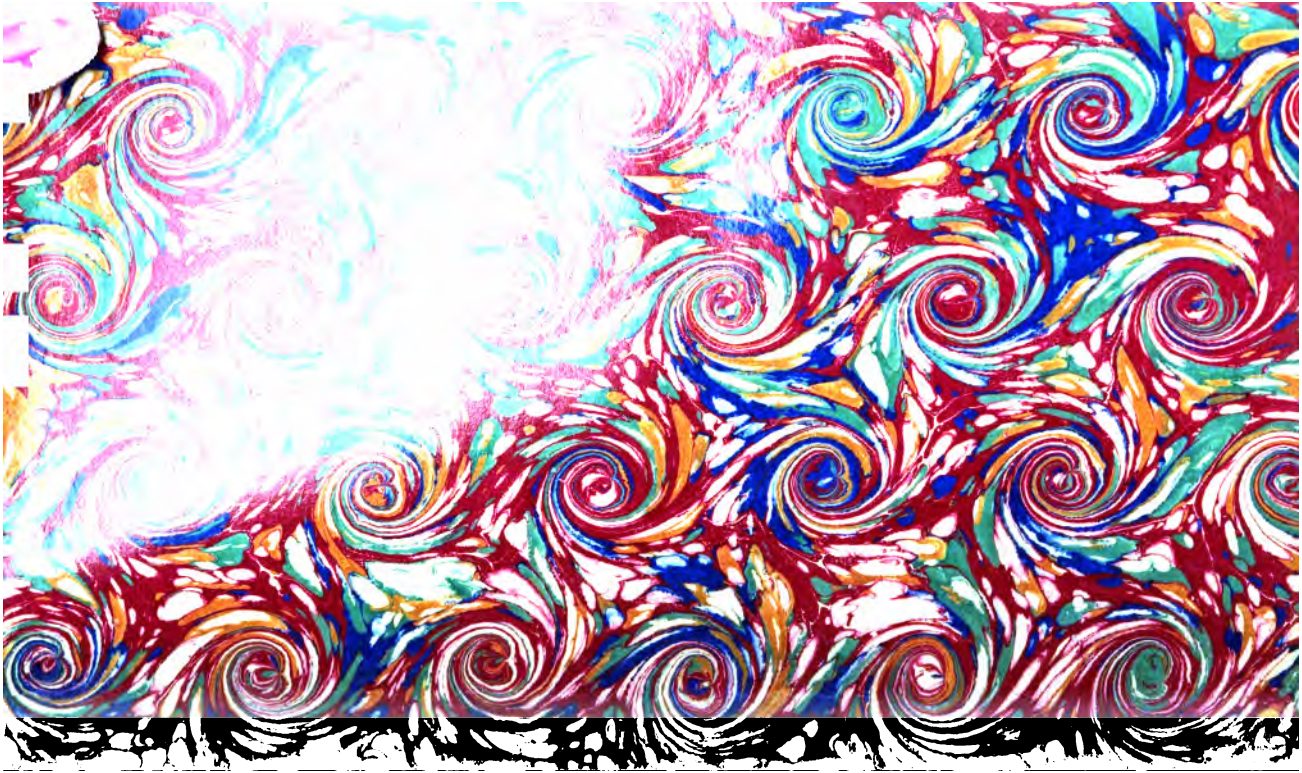
Peuples polis, peuples savans, prenez-y garde, vous n'aurez une morale, de bons gouvernemens et des mœurs, que lorsque les principes du droit naturel seront connus de tous les hommes, et que vous et vos législateurs, vous en ferez une application constante à votre conduite et à vos lois. C'est alors que vous serez meilleurs, plus puissans, plus tranquilles; c'est alors que vous ne serez pas les tyrans et les bourreaux du reste de la terre : vous saurez qu'il n'est pas permis aux Africains de vous vendre des prisonniers de guerre; vous saurez que les seigneurs des grands fiefs de Guinée ne peuvent vous vendre leurs vassaux; vous saurez que votre argent ne peut vous donner le droit de tenir un seul homme dans l'esclavage.

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

Mars 1883

Richard Hatchwell
16.11.1985
[ZAH.]

850879